

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Annuaire de la section d'art et d'enseignement de la maison du Peuple, Bruxelles, 1893.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



ANNUAIRE

DE LA

SECTION D'ART

ET D'ENSEIGNEMENT

DE LA

MAISON DU PEUPLE

BRUXELLES

IMPRIMERIE E. BLONDIAU, RUE DE LA POMPE, 7

1893

ANNUAIRE

DE LA

SECTION D'ART

ANNUAIRE
DE LA
SECTION D'ART
ET D'ENSEIGNEMENT
DE LA
MAISON DU PEUPLE

BRUXELLES
IMPRIMERIE E. BLONDIAU, RUE DE LA POMPE, 7
1893

SOMMAIRE

- VANDERVELDE, ÉMILE : Introduction.
DESTRÉE, JULES : Un Paladin moderne.
DEMOLDER, EUGÈNE : Le Baptême d'or.
ELSKAMP, MAX : Paysages d'ici (vers).
EEKHOUD, GEORGES : La petite Servante.
JANSSENS, PAUL : Pure Tendresse.
KRAINS, HUBERT : La Vieille.
KHNOFF, FERNAND : L'Art anglais.
LEMONNIÈRE, CAMILLE : Pauvre Pêcheur.
LAFONTAINE, HENRI : L'enseignement de l'Art.
LAENEN, JEAN : Souvenirs cruels.
MATERLINCK, MAURICE : Lied (vers).
MAUS, OCTAVE : La Marche de Saint-Feuillen.
NAUTET, FRANCIS : Léon Tolstoï et la Volonté (fragment).
PIERRON, SANDER : Jours de Gloire (vers).
PICARD, EDMOND : L'Ascension ouvrière.
ROBERT, MATHIAS : Incident.
SAINTE BRIGITTE, PAUL : La ballade de la Mort (vers).
STIERNET, HUBERT : Jésus.
VERHAEREN, ÉMILE : Le Forgeron (vers).
-

INTRODUCTION

LA SECTION D'ART ET D'ENSEIGNEMENT de la *Maison du Peuple* a été fondée, en octobre 1891, par le cercle des Étudiants et anciens Étudiants socialistes.

Depuis longtemps déjà, il y avait, dans la Fédération bruxelloise, des cercles d'études et des sociétés d'art, mais ces groupes restaient isolés, sans liens entre eux et pour ainsi dire sans communications avec le dehors.

La Section nouvelle eut pour but, et pour résultats, de coordonner leurs efforts et de leur apporter le concours d'un grand nombre de savants et d'artistes, désireux de contribuer à l'éducation esthétique et scientifique du prolétariat.

Seulement, pour assurer à ces derniers leur pleine et entière indépendance, il fut décidé que leur adhésion n'entraînerait pas affiliation au parti ouvrier.

La Section se compose donc de deux catégories de membres :

- 1° Les MEMBRES SOUSCRIPTEURS, non affiliés au parti ouvrier. (1)
- 2° Les MEMBRES DES SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES: *Toekomst, Écho du Peuple, Ligue ouvrière, Plébéienne, Enfants du Peuple, Étudiants et anciens Étudiants Socialistes* et de la société coopérative *La Maison du Peuple*.

La plupart de ces sociétés, qui fixent elles-mêmes le chiffre de leurs subsides annuels, ne peuvent distraire de leur encaisse que des sommes assez faibles. D'autre part, les cotisations des membres souscripteurs — qui s'élèvent à 320 francs — sont encore insuffisantes. Aussi, pour se procurer des ressources supplémentaires, a-t-il fallu renoncer au principe de la gratuité : les membres du parti ouvrier, qu'ils appartiennent ou non à la Section d'Art, doivent, pour être admis aux séances, payer une taxe de dix centimes.

Après ces indispensables explications, nous indiquerons brièvement ce qui a été fait, pendant l'hiver 1892-1893.

(1) Cotisation minimum 5 francs par an.

SECTION D'ENSEIGNEMENT

Depuis deux ou trois ans déjà, le cercle des Étudiants et anciens Étudiants socialistes, avait organisé des cours, dans les locaux de la *Maison du Peuple*. La Section d'enseignement se proposait de continuer et de développer leur œuvre. En octobre 1892, on fit appel aux membres du parti ouvrier, les invitant à désigner eux-mêmes les cours qui leur paraîtraient les plus utiles. Ce référendum en miniature aboutit au programme suivant :

Droit civil (Max Hallet).

Économie sociale (Émile Vandervelde).

Mathématiques (Louis de Brouckère).

Histoire de Belgique (Pinard).

Un grand nombre de compagnons demandèrent en outre la création d'un cours de sténographie. Notre ami Mévisse, qui accepta de s'en charger, obtint des résultats très satisfaisants.

Nous ne pouvons malheureusement pas en dire autant des autres cours. Le chiffre des inscriptions, pour aucun d'eux, n'a dépassé vingt-cinq, et encore s'en faut-il que la fréquentation ait été régulière. Les locaux de la *Maison du Peuple* sont défectueux, les séances du soir trop nombreuses ; ajoutez à cela les longues journées de travail, la concurrence des autres cours et conférences, si fréquents dans une grande ville, et l'insuffisance de la publicité.

Pour vaincre les multiples obstacles qui entravent le développement de l'enseignement des adultes, il était nécessaire de recourir à des moyens d'action plus puissants et d'une portée plus générale. Aussi, dans plusieurs articles du *Peuple*, nous préconisâmes l'introduction en Belgique du système de l'*University extension*, qui a donné de si remarquables résultats en Angleterre. Quelque temps après, notre ami Léon Leclère fit pénétrer l'idée dans les milieux universitaires. On constitua la société de l'Extension et un comité local vient d'être fondé à Bruxelles.

Dans ces conditions, les modestes cours de la *Maison du Peuple*, n'ont plus de raison d'être. La Section d'enseignement ne devra plus s'occuper que de cours pratiques et spéciaux et pourra se consacrer toute entière aux autres branches de son activité : CONFÉRENCES, VISITES DANS LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS ET PROMENADES D'ÉTUDES DANS LES MUSÉES.

Voici ce qui a été fait, dans cet ordre d'idées, pendant l'hiver dernier :

1^o CONFÉRENCE DE M^{me} GATTI DE GAMOND, directrice de l'école normale de Bruxelles. — Sujet : le Travail des femmes.

2^o CONFÉRENCE DE M. LOUIS RICHALD, député et conseiller communal. — Sujet : les Services publics de la ville de Bruxelles. — Cette conférence fut suivie d'une visite à la ferme des boues, à laquelle assistèrent environ cent membres de la Section ; de là, un bateau à vapeur transporta les excursionnistes à l'usine à gaz, dont ils furent mis à même d'étudier minutieusement les admirables installations.

3^o VISITES AU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE. — Quarante membres, en moyenne, y assistaient. M. Dollo, conservateur du musée, a bien voulu se charger de les conduire et de leur donner des explications détaillées.

Mentionnons encore, pour finir, le CATÉCHISME SOCIALISTE, par le compagnon de Brouckère.

Reprenant les traditions chrétiennes, les ouvriers ont organisé depuis quelques temps, des fêtes de l'enfance. Si l'on veut que cette première communion civile ne soit pas la caricature de la première communion catholique, il est indispensable que les enfants y soient préparés par un enseignement moral. De Brouckère a bien voulu assumer cette tâche délicate ; plus de soixante enfants ont suivi ses leçons, avant tout intuitives, et se sont initiés aux premiers principes du socialisme.

SECTION D'ART

Les résultats obtenus ont dépassé nos espérances et répondent péremptoirement aux objections qui nous ont été faites.

Beaucoup de personnes, au début, se montraient aussi défiantes que les Maîtres Chanteurs, quand Hans Sachs, leur proposa d'en appeler au peuple. Il ne s'agissait pas en effet, de suivre des sentiers battus et d'adopter, en les améliorant un peu, les programmes habituels des réunions populaires. A ces auditeurs frustes, mais sans préjugés, nous apportons, grâce au dévouement de nos meilleurs artistes, des sonates de Beethoven, des quatuors de Brahms ou des transcriptions de Wagner.

Vous ne serez pas compris, disait-on. L'expérience a démontré le contraire. A toutes les soirées, la salle était comble ; à plusieurs reprises il fallut refuser du monde. A la dernière séance, on dut se

transporter dans un autre local. On peut évaluer à HUIT CENTS le nombre de ceux qui ont assisté régulièrement aux auditions.

Et, tous les artistes qui sont venus à la *Maison du Peuple*, déclarent à l'envi, qu'ils n'ont jamais rencontré d'auditeurs, plus attentifs, plus respectueux des œuvres et en même temps plus enthousiastes.

Les programmes des soirées de la Section d'Art, en 1892-1893, ont été composés comme suit :

1° LA LITTÉRATURE RUSSE. — Conférence par JULES DESTREE. — Partie musicale, organisée par OCTAVE MAUS, avec le concours de M^{lle} Van Hoof et de MM. L. Angenot, Crickboom, Gillet, I. Kefer, Lafontaine et Litta (œuvres de musiciens russes).

2° LA VIE DE JÉSUS ET LES CONTES D'YPERDAMME. — Conférence par EDMOND PICARD. — Partie musicale organisée par OCT. MAUS (œuvres de Berlioz, J.-S. Bach, C. Franck et R. Wagner).

3° BRAHMS. — Soirée musicale, avec le concours de MM. Gust. Kefer, Laoureux, Lefèvre et Bousery.

4° H. IBSEN. — Conférence par G. EEKHOUD. — Partie musicale consacrée à l'audition d'œuvres d'EDWARD GRIEG, avec le concours de M^{lle} Rachel Neyt, et de MM. Arvesen, Miry, Sevenants et Baise.

5° CHARLES DECOSTER ET CAMILLE LEMONNIER. — Conférence par LOUIS DELMER.

6° PIANO RÉCITAL, par LITTA, consacré à l'audition d'œuvres de Haydn, Beethoven, Chopin, Vincent d'Indy, Liszt, etc.

7° L'ÉDUCATION DANS LA COMMUNE SOCIALISTE, par SLUYS. — Partie musicale consacrée à l'audition d'œuvres de Georges Flé, Désiré Pâque et Ruhlman.

Indépendamment de ces soirées, les membres de la Section d'Art ont visité les musées de peinture, le musée des échanges et les expositions du Voorwaerts, du Sillon, des XX et des Aquarellistes.

Nous remercions de tout cœur ceux qui nous ont apporté leur concours, et spécialement nos amis Deutscher et Vanderstraeten. Ils ont admirablement compris la nécessité de rapprocher les artistes du prolétariat, dans l'intérêt des uns et des autres.

ÉMILE VANDERVELDE.

UN PALADIN MODERNE

CROQUIS JUDICIAIRE

A M^e Edmond PICARD

Ils étaient dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice...
De l'équité suprême, ils tentaient l'aventure...

VICTOR HUGO, *Les Chevaliers Errants*.

... Il y eut dans le public un mouvement d'attention. Des curieux se haussèrent sur la pointe des pieds et tendirent le cou pour mieux voir. Les yeux, les tristes yeux de la cohue lamentable tassée dans le prétoire, s'allumèrent d'une flamme railleuse. En l'enceinte réservée, des journalistes et quelques avocats en robe s'étaient levés et bavardaient à mi-voix. « Avoir, en une Conférence publique, méchamment imputé à un ancien procureur général des faits de nature à l'exposer au mépris public », telle était l'accusation.

Elle surgissait, pousse inattendue, d'un vieux procès presque oublié. C'était une effrayante histoire d'assassinat nocturne : une vieille femme sauvagement massacrée dans des circonstances particulièrement impressionnantes, l'un des plus sanguinaires forfaits d'une association mystérieuse de bandits, à laquelle l'épouvante de la contrée avait donné le nom de la *Bande noire*. Deux ouvriers, humbles parmi les humbles, de ces pauvres terrassiers flamands qui semblent plus voisins de la bête de somme que de l'humanité, avaient été arrêtés, traduits devant le jury et condamnés, malgré leurs protestations entêtées. Jusque sur l'échafaud, car ils avaient été exécutés au milieu d'un grand concours de peuple frissonnant, les deux misérables crièrent leur innocence. Ce fut la dernière fois qu'en ce pays

la sentence capitale fut réalisée ; peut être, qui sait ! par l'inquiétante appréhension d'une irréparable iniquité. Car, chose étrange, inconcevable, voilà qu'après dix ans, après vingt ans, après trente ans, les femmes et les enfants aux noms flétris perpétuaient la solennelle affirmation des condamnés et réclamaient leur réhabilitation.

On se rappelait le zèle exceptionnel, la véritable passion, l'acharnement même, avec lequel le procureur général qui requit, dans ces débats mémorables, l'application des sévérités de la loi, avait poursuivi les accusés. Dans les groupes, d'émouvantes anecdotes étaient contées : des faits où l'inflexibilité du magistrat se nuancait d'une cruauté froide d'inquisiteur. On disait notamment que l'un des condamnés à la prison, au moment suprême où il allait mourir, quand tout recours était inespéré, acceptant *pour lui* avec la résignation d'une lutte impossible, en belle attitude stoïque de martyr, l'inéluctable bourreau, mais — par quelle insolite et merveilleuse fleur d'honneur en cette âme obscure de pauvre diable de terrassier, — s'indignant pour les siens de l'infamante flétrissure, s'était traîné aux pieds du représentant de la loi et l'avait supplié, pour l'orgueil du nom, pour la femme et les enfants, de continuer l'enquête et de rechercher les coupables. Cet appel n'avait pas été entendu. Vraies ou fausses, ces anecdotes se précisaient à propos d'un fait plus récent : la révocation de ce fonctionnaire lors d'une véreuse affaire de finances pour laquelle, cette fois, il avait montré trop peu de zèle.

Quelques magistrats avaient pris place, comme aux grands jours, derrière le tribunal. Un pâle soleil d'hiver filtrait entre les carreaux sales une lumière douteuse. Il faisait tiède. Des odeurs vagues de chairs en sueur et malpropres passaient par écœurantes bouffées.

Très simplement se tenait le prévenu à la barre pendant que l'huissier faisait l'appel des témoins. Il enleva son manteau et un frémissement sarcastique courut lorsqu'on vit que, par une déférence inusitée, il comparaisait en tenue très correcte de soirée : habit noir et cravate blanche. Certains plaisantèrent et annoncèrent un intermède comique. De fait, au premier aspect, il apparaissait un peu comme un fantôme, un pître qui allait amuser les autres du spectacle de ses tristesses...

On cherchait la partie civile. L'affaire venait à la suite d'une plainte d'un héritier du procureur défunt. Sans doute peu flatté de voir remuer de désagréables souvenirs et faire tapage autour de la mémoire d'un ancêtre peu décoratif, le dit héritier avait voulu couper court à une campagne gênante, mais il trouvait superflu

d'essayer un panégyrique difficile. Un tribunal de province suffirait, avait-il probablement espéré, pour lier la langue, entre la répression d'un faux témoignage et d'un vol, à ce Don Quichotte importun.

Le prévenu se défendait lui-même. Il sollicita courtoisement du président l'autorisation de se mettre à la barre pour pouvoir compulser ses pièces et son dossier. Le magistrat, homme de tact et d'expérience, le lui permit avec douceur.

De suite, il prit la parole et lut, avec un léger accent flamand qui surtout sonnait dans les noms propres, d'une voix d'abord hésitante, raffermie bientôt, une longue conclusion. Il appuyait une main, comme pour annoncer ses preuves, sur un carton gonflé de documents et de papiers.

Et renaissaient des détails sombrés dans les ténèbres du souvenir, revivait ce procès devenu légende et nous nous figurions apercevoir, en le recul trouble de trente années enfuies, la Cour d'assises avec son Grand Christ, les deux plébéens accablés et hagards, les faces bourgeoises des jurés, la Cour, et l'accusateur véhément en sa robe rouge, rouge comme le sang, qui aurait coulé, terriblement, avant, terriblement encore, après...

Nous examinions tous le prévenu, de taille moyenne, plutôt petite, avec des extrémités fines, une main qui tremblait un peu, l'allure courageuse sans forfanterie, la figure intelligente mais sans ruse ni esprit, les cheveux noirs où beaucoup de mèches blanches disaient la cinquantaine et des amertumes, le front étroit, l'œil gros et brillant, les lèvres rouges humides de paroles dans le menton entièrement rasé, comme un prêtre...

Défense bizarre que la sienne, bizarre comme lui-même. Avec une intrépidité déconcertante, ses torts il les détaillait, les confirmait, les aggravait. Il demandait à faire la preuve...

L'affaire changeait d'aspect. Ce n'était plus un quart d'heure réservé au rire : le débat avait maintenant un caractère élevé, tout à fait imprévu. Une stupéfaction vous prenait à l'entendre, mêlée de pitié : certes, c'était vaillant d'attaquer ainsi le taureau par les cornes, d'aller, sans biaiser, à l'avant du péril : mais l'issue du combat ne pouvait être douteuse. Dans l'engrenage nécessaire des règles étroites fixées par les lois, il devait être broyé et sans doute alors, à son tour, il pourrait se croire, comme les deux infortunés dont il avait assumé la défense, martyr de la justice.

De suite, les gens pratiques, — la majorité — plainquirent ce détraqué ridicule. D'autres s'enquéraient de son mobile. On le disait — détail qui confondait la plupart — désintéressé ; et certes

ce n'était pas la veuve du terrassier qui eût pu lui allouer de plantureux honoraires.... Non plus une de ces générosités professionnelles comme on en voit — pas souvent, par exemple ! en notre cher Barreau ; il avait déclaré être publiciste, profession vague d'irrégulier, étiquette qui peut couvrir les meilleurs et les plus infimes....

Vraiment, qu'il eût tort ou raison — et qui pourrait décider ? — En y songeant, je le trouvais extraordinaire. Depuis des années, il avait voué sa vie à cet ingrat labeur ; il s'était assigné ce but que tant jugeraient dérisoire, réhabiliter la mémoire de deux condamnés, obscurs entre les obscurs et pauvres entre les pauvres. Pour cela il avait écrit, prêché, souffert. Et à cette heure, avec une témérité inouïe, il venait devant des magistrats, fouailler un magistrat, devant des juges ; critiquer d'irrévocables arrêts de justice ! Contre lui les minuties du code, les rigueurs des textes, la nécessité du respect aux décisions souveraines qui doivent être tenues pour vérités, puis ce tenace esprit de corps dont le plus impartial magistrat ne saurait entièrement se dépouiller et qui ne lui permet pas d'entendre sans irritation dire du mal d'un autre magistrat, celui-ci fut-il indigne cent fois et déchu — puis encore, peut-être, la famille du défunt restée puissante... Il venait tout braver, sans espoir de récompense, pour *rien*, — un rien qui pour lui était tout, et qu'il croyait être l'équité, cette perfection du Droit.

Une vague sympathie m'attirait vers lui. En définitive, elle était belle son attitude, et si les uns trouvaient matière à railler, d'autres à sévir, moi j'admirais. Sur le fond sombre du correctionnel, ce révolté tranquille prenait à mes yeux des allures de paladin. Qu'ils sont rares ceux qui savent se dégager des mobiles égoïstes et bas auxquels obéit la commune humanité ; ceux qui sans utilité immédiate et lointaine se font les champions introublés d'un homme ou d'une idée ! Et l'idée fût-elle entre toutes absurde, il reste quelque chose de touchant et de profondément digne de respect dans leur enthousiasme et leur désintéressement. Aux temps lointains de l'histoire légendaire, c'étaient de telles âmes qui faisaient les héros et les martyrs, ceux sacrifiés pour leur Patrie ou pour leur Foi ; c'étaient elles qui brûlaient dans les chevaliers errants, faméliques défenseurs des misérables ! Aujourd'hui, époque plate et terne, elles passent, sans que nul n'en aperçoive la grandeur, sur les bancs de la correctionnelle !

Le président fit remarquer au prévenu avec beaucoup de bienveillance que le ministère public devait prendre communication des conclusions et l'affaire fut remise.

Que devint-elle ? Je l'ignore. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchèrent d'en suivre les phases. Mais j'ai gardé longtemps l'impression obsédante de cette étrange figure d'irrégulier à l'air souffrant et bon, à l'accent convaincu d'apôtre, de ce regard qui semblait suivre dans les nuages quelque chimère tenacement poursuivie.

Novembre 1889.

JULES DESTRÉE.

LE BAPTÈME D'OR

A Henri MAUBEL.

La barque avançait sur l'onde matinale et les berges ouvraient les calices de leurs fleurs. Des anémones, des marguerites et de chaudes immortelles brodaient au fleuve une bordure de robe impériale reflétée dans le sein de l'onde. D'ailleurs, il faisait une onctueuse lumière sous les grands arbres qui se penchaient sans bruit au-dessus de l'eau.

Saint Jean, vêtu de poils de chameau, une ceinture autour des reins, ramait lentement : le mât sans voile de la barque glissait avec majesté le long des peupliers de la rive.

Près du gouvernail était assis un jeune homme, qui paraissait vêtu de soleil et avait comme une magnifique figure de fée. Il était gracile ainsi qu'une princesse en robe blanche. Ses cheveux étaient d'or et ses grands yeux bleus de vierge, aux cils mélancoliques, buvaient du ciel : au fond d'eux semblaient restés des mirages d'étoiles.

Ce jeune homme était surnaturel. Les arbres, à son passage, soudain s'enrichissaient, à l'égal de colonnes de somptueux reliquaires et leurs branches offraient des pêches de vermeil et des cerises d'escarboucle. Les anémones et les marguerites se diamantaient et leur rosée devenait précieuse. Les poissons appelés au jour jetaient une turbulente orfèvrerie dans l'écume du sillage, cuirassant l'onde d'un éblouissement de vie gemmée et constellée de pourpre et de rubis. Comme les vaisseaux de fête, chargés de lumières, caressent de leur rouge féerie les monuments des quais réveillés de leur rêve, ainsi la barque, glissant sous le poids de son mystère, laissait, à chaque coup de rames, tomber de grandes et mirifiques ailes de transfiguration mystique sur les berges magnifiées.

Le jeune homme était silencieux et sa main de clarté était posée sur le bois noir de la barque. Au-dessus de son front planait une auréole de feu bénin et blanc qui paraissait la flamme enthousiaste et innocente de sa pensée.

Des cygnes vinrent auprès de lui, brillants souverains des fleuves de soleil : il caressa leur col d'amphore sublime. Et il vit aussi des hirondelles et des mouettes qui décrivirent au-dessus de l'embarcation de souples et chantants signes de croix. Il regarda les mouettes, écoutant leurs cris plus tristes que ceux poussés lors du massacre des Innocents.

Saint Jean ramait toujours dans le cristal fleuri de nénuphars, et son front, vis-à-vis du rayonnant personnage se couvrait d'étrange clarté, car le soleil levant couronne d'or vierge les vieilles collines où les vignes ont tordu leurs bois enivrants.

D'ailleurs, l'émerveillement se prolongeait au loin dans le paysage, réveillant des angelus passés et faisant surgir au-dessus des moissons une aurore qu'elles n'avaient pas soupçonnée.

* * *

La barque s'arrêta dans un estuaire plein de fraîcheur et d'ombre. Il y avait là des saules pleurant les larmes fines de leur feuillage, des chênes dont la tête se baignait dans la lumière rose, des touffes de noisetiers vigoureux, des hêtres, et puis des bouleaux frêles et blancs qui semblaient les damoiselles du bosquet.

Les deux hommes descendirent de la barque, marchèrent dans l'eau, peu profonde à cet endroit. Elle était transparente : le sable du fond se montrait jaune et moelleux. Un rossignol chanta dans les branches.

Le jeune homme laissa glisser un pli de sa robe ; son épaule nue parut à l'air radieux.

Les frondaisons s'éclairèrent aussitôt comme des vitraux de cathédrale en une fugue soudaine et merveilleuse d'éblouissements, derrière lesquels planaient des têtes d'anges. Des feuilles tintèrent en ineffables carillons, et la berge, où venait échouer la vase et où l'herbe poussait drue, se vêtit d'une opulente splendeur d'autel.

Le catéchumène baissa la tête, tandis que saint Jean tirait de dessous la peau de chameau, couvrant son sein aux poils rudes, une grande écaille, qu'il remplit d'eau claire.

Et le saint habitant du désert, mangeur de sauterelles et de miel,

versa l'onde, dans ce baptistère de gloire onctueuse et chantante, sur le front du néophyte recueilli, dont les paupières baissées avaient éteint le sade regard, et il dit, d'une voix profonde :

« Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. »

Les gouttes pleuvaient sur la chevelure de Jésus aussi limpides que les notes d'une fauvette sur des gerbes d'été. Il en tombait sur ses joues rosissantes, sur son col innocent, et sur son épaule de jeune fille, d'où glissait sa robe de lamprophore. Sous l'ondoiement du chrême adamantin octroyé par le Précurseur, son front fut rayonnant et matinal, à l'égal d'une aurore où se joueraient des vols de pélicans ; il joignit les mains et sa bouche murmura des choses mystérieuses et tendres. Puis, quand il releva les paupières, de grands orbes d'or scintillèrent dans ses yeux, des paillettes incendiées d'enthousiasme, et l'âme des anciens prophètes lança à sa prunelle ses magnétiques et résonnants rayons.

Mais les nues s'ouvrirent tout à coup aux yeux de saint Jean, et il vit une mirifique colombe en descendre et il entendit une voix clamer :

« Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. »

Puis tombèrent des sons câlins de violoncelles, des concerts d'oiseaux, des airs de flûte que modulait l'azur.

* * *

Déjà le soleil montait à l'horizon et les plantes de la terre épanchaient leurs parfums, comme des encensoirs abandonnés dans les plaines.

Au loin, par les sentiers bordés de blés et de coquelicots, à travers la poussière solaire d'un lever de jour aspergé de rosée, les Judéens arrivaient pour se faire baptiser par saint Jean.

Ainsi qu'aux jours de processions et de pèlerinages, ils étaient porteurs de bannières. Ils dévalaient par le pays et certains venaient de provinces lointaines, car ils étaient fiévreux du voyage et leur démarche paraissait exténuée. Sur leurs turbans, sur leurs feutres, sur leurs manteaux, on voyait la poudre des ornières pénibles et comme le reflet des couchants altérés du désert. Leurs yeux de ferveur, brillant de la soif des chrêmes providentiels, semblaient des lucioles éparées parmi les champs. Ils étaient silencieux et quelques-uns, arrivés au bord du fleuve, se dévêtaient et plongeaient dans l'eau leurs membres las.

A l'horizon, les tours de Nazareth, la cité sainte, s'aigrettaient de lueurs ; s'allumait l'aurore de ses châsses de vermeil ouvrées jusqu'aux nues ; et, de la ville orfèvrée et mystique, des sons de cloches s'élevaient, vagues annonciateurs de paix ; ces béates clameurs de rêve ainsi lancées par les tourelles, étaient pareilles à des colombes essorant de lointains pigeonniers d'argent.

Tous ces pèlerins s'étonnaient de la merveilleuse figure qui remontait les berges la-bàs, radieuse comme une croix processionnelle et semant des reflets d'or sur les roseaux de la rive et jusque sur l'eau taciturne. Comme elle disparaissait et qu'elle leur avait semblé plus bienfaisante que l'onde où leurs pores buvaient des ciels de fraîcheur, ils se demandaient :

« Est-ce lui dont saint Jean nous a dit : Il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, duquel je ne suis pas digne de délier, en me baissant, la courroie des souliers ; pour moi, je vous ai baptisé d'eau ; mais il vous baptisera du saint Esprit ? »

EUGÈNE DEMOLDER.

PAYSAGES D'ICI

I

D'OCTOBRE.

*Dans mon pays, quand il fait sobre
de nuages venus de mer,
un doigt mouillé et mains en l'air,
tous les enfants disent : Octobre.*

*Alors — et c'est dans les fenêtres, —
vieilles gens que reprend la toux,
mais qui prient Dieu, dans les genoux,
pour leur Salut et leur bien-être ;*

*Puis c'est fini, et coq assis
sur l'église qu'on a fait neuve
avec les deniers de la veuve ;
puis c'est fini jusqu'aux crépis ;*

*Et c'est un peu plus sous les portes
de pluie séchée quand il fait beau,
et c'est toujours plus aux carreaux,
comme aux rideaux, de mouches mortes.*

II

D'UNE HEURE ENTRE AUTRES.

*Dans mon pays, quand sonne l'heure,
c'est joie de voix sur tous les toits
de Saint-Bernard à Saint-Éloi,
sauf à Saint-Paul où cloches pleurent ;*

*Et c'est jeunesse, en vérité,
malgré les vieux tout de profil
dont la vie ne tient qu'à un fil
mais qui doublent tous les étés.*

*Or, c'est si bon toujours la même
vie, qui ne sait plus les années,
de tant de jours donnant-donnés,
comme baisers lorsque l'on aime ;*

*Et c'est ici comme un baptême
heureux, et dans un paysage
où l'on se vit, presque à l'image,
que l'on s'est faite de soi-même.*

MAX ELSKAMP.

LA PETITE SERVANTE ⁽¹⁾

Petite servante de là-bas, servante novice, apportant dans tes hardes, dans ta chair, dans ta chevelure, sur tes lèvres, surtout au fond de tes grands yeux l'atmosphère vibrante et le ciel pensif du cher pays...

Annoncée et recommandée par *baes* Martens, un brave homme de notable, un matin, à la saison des faïnes, la petite servante franchit notre seuil.

Un gars de Brabantsputte, un de ces marchands de paillassons et d'estères, qui colportent le lundi jusqu'à Bruxelles les produits de la maigre industrie campinoise et qui, allégés de leur rouleau de nattes, s'en retournent au clocher vers la fin de la semaine, avait piloté sa payse jusqu'à notre porte.

D'une voix un peu étranglée, qu'elle s'efforçait d'affermir, la petite chargea son meneur d'un dernier bonjour pour la mère, le frère aîné et les petites sœurs.

— Entendu !

Le pacant nous tira sa casquette, fit remonter, d'un coup sec, la bricole à son épaule et s'éloigna en jetant son cri nasard et guttural.

Avant de déposer son modeste trousseau renfermé dans un mouchoir de coton rouge, elle promena ses grands yeux bruns couleur d'automne autour de la cuisine et dit simplement : « Je crois que je me plairai bien ici ».

Dans l'intonation de cet hommage, je démêlai de touchantes nuances :

J'y lus un appel à notre indulgence, le désir de s'acclimater, la vaillance d'un cœur de quinze ans qui doute un peu de sa force. Cela

(1) Fait partie d'un prochain volume de nouvelles : *Proses Gymniques*.

voulait dire » « Comme vous me paraissez de braves gens, si je me montre gauche ou dolente, au début, vous ne me brusquerez pas trop, n'est-ce pas, et patienterez en songeant que je ne suis qu'une enfant et que jamais, auparavant, je ne quittai mon hameau ?... »

Elle ajouta : « Monsieur Martens m'a recommandé de faire honneur à son patronage et d'être très brave et très polie ».

Pour sûr qu'elle fit honneur à l'honnêteté des filles de Campine et à la confiance de M. Martens !

Dès ce matin elle se mit au courant mais, malgré son activité, à l'heure des repas, elle bouda son assiette.

Le lendemain nous lui trouvâmes les yeux rouges et le visage tiré.

— L'idée du toit maternel la tourmente, mais ce souci, qui prouve un bon cœur, ne durera pas ? nous disions-nous.

Les jours suivants elle montra la même énergie à la tâche, mais l'appétit manquait toujours, et ses fraîches couleurs de pivoine satinée pâlissaient.

Le samedi, sa tournée accomplie, le marchand de paillasons vint prendre de ses nouvelles.

Comme il s'éloignait, elle lui cria : « Surtout, dites-leur que je suis très, très heureuse, et que je ne voudrais plus retourner à Brabants-putte ».

Et comme fière de sa force d'âme, après avoir battu la porte, elle m'interpella avec volubilité :

— Vous avez entendu, Monsieur, celui-là répétera à ma mère combien je suis contente chez vous !

Brave petite ! Je me méfiais pourtant de cette crânerie. Je devinai qu'elle avait coupé court à son entretien avec ce brelandinier de Putte, rien que pour ne pas être tentée de reprendre le chemin des sapinières natales, car, en redescendant à sa cuisine elle n'eût détourné pas assez vite pour me cacher des larmes qui perlaient dans ses longs cils de brunette et noyaient d'un embrun de novembre l'opulence septembrale de ses grands yeux !

L'après-midi, elle recurait allègrement le vestibule. De ma chambre je l'entendais distribuer de véhéments coups de brosse, elle ne cessait de faire gémir la pompe et d'arroser les dalles à pleins seaux.

— Voilà qui va bien ! me disais-je. Elle a secoué sa nostalgie. Je ne serais pas étonné qu'elle se mit à chanter pour se donner du cœur à la peine !

La chanson, pourtant, se faisait attendre ; en revanche le prélude devenait intempestif. A un moment le vacarme m'empêchant de

poursuivré mon travail, je descendis pour prier la trop gaillarde travailleuse de manier plus discrètement son attirail de brosses et de seaux.

Je m'arrêtai sur le palier. La pauvrese mêlait bel et bien la voix à son tintamarre.

Mais la triste chanson ! La déchirante plainte !

C'était pour étouffer le bruit de ses sanglots que la petite servante se livrait à un pareil sabbat. A la faveur du tapage je pus m'approcher d'elle sans qu'elle m'entendit venir.

— Eh bien ? dis-je, en lui touchant l'épaule, c'est ainsi qu'on s'habitue ?

Elle laissa choir ses ustensiles de travail, se couvrit le visage de ses mains, et, à travers une recrudescence de pleurs, elle m'avoua sa faiblesse, sa tant sainte faiblesse :

— Pardon, Monsieur... Lorsque je songe à *chez nous*, c'est plus fort que ma volonté et que ma force, il me faut crier ou j'étoufferais... C'est comme s'ils m'avaient attaché au cœur une corde sur laquelle ils tirent là-bas tant qu'ils peuvent... Ils tirent et ils finiront par me ramener à eux..., sans quoi ils me décrocheraient l'âme... C'est stupide, je le sais. Aussi ce qu'on rira de moi au village !... Je n'en puis rien... Il n'y a pas de votre faute, non plus, à vous autres, allez ! Je suis bien traitée ! Oh oui, trop bien traitée ici !... Et pourtant, tenez, vous seriez meilleurs encore, Madame et vous, vous seriez le bon Dieu et la Sainte-Vierge, que je ferais tout de même mon paquet... Aussi, permettez que je m'en retourne, samedi, avec Franske... le colporteur de nattes... »

Il n'y eut pas moyen de la retenir. En vain, durant ces huit jours, touchée par nos bonnes paroles, nos égards, nos attentions, essayait-elle de réagir contre son idée fixe.

Plusieurs fois, à brûle-pourpoint, elle nous signifia sa résolution de rester et de se montrer raisonnable. Mais au moment même où elle se ravisait, l'accent, le regard, le pitoyable sourire démentait sa parole.

La veille même de la visite de son pays, irrésolue, ne sachant si elle obéirait à sa tête ou à son cœur, elle fit et défit vingt fois son humble bagage.

— Ma mère a promis de venir me voir ; eh bien ! j'attendrai son arrivée et l'accompagnerai si cela ne va pas mieux...

— C'est dit, alors ?

— C'est dit.

Une minute après cette convention, machinalement la possédée

courait consulter la pendule, et trouvait déjà trop longues les heures qui la séparaient de l'apparition de Franske le libérateur.

Non, cela n'irait jamais mieux ! Inutile de nous confesser son manque de courage ! Nous la tenions quitte de son engagement.

Elle passa la dernière nuit et se leva bien avant le jour. Le marchand de paillasons ne se présentait jamais de fort bonne heure ; cela n'empêcha pas sa payse de tressaillir au coup de sonnette de la laitière.

Tout équipée, ses hardes à la main, elle attendit Franske, dans le vestibule. S'il oubliait de passer aujourd'hui ! S'il ne s'était pas encore défait de son rouleau ! S'il craignait de nous importuner ! Autant de suppositions lancinantes angoissant la pauvre petite, trop inexpérimentée pour se remettre seule en voyage et retrouver le chemin du clocher.

On sonna de nouveau, et ce fut enfin à lui qu'elle ouvrit...

Le gars ne fut pas médiocrement surpris de ce brusque changement de décision. Il plaisanta sa protégée, entreprit de lui faire entendre raison.

Ce grand blondin, à l'allure délibérée, connaissait mieux la ville ! Depuis cinq ans qu'il battait chaque semaine le pavé bruxellois, bricolant ses nattes dans les rues les plus écartées, si la capitale n'était point parvenue à le séduire ou à le corrompre, du moins avait-elle cessé de l'effaroucher.

Les sages exhortations du porte-balle ne persuadèrent point la petite. Plutôt que de rester, elle se serait cramponnée à lui comme à une bouée de sauvetage. Le gars en était tout confus, et s'excusait pour elle ! S'il ne l'avait retenue dans l'entrebâillement de la porte, elle partait sans nous dire adieu !

Je ricanais avec supériorité : « A-t-on jamais vu pareille sottise ! Elle s'enfuit comme si la maison s'écroulait ! »

Pose, affectation, contenance empruntée que tout cela, mon bel ami !

Intérieurement je pensais : Je ne t'en veux pas de cette désertion, ma pauvrette. Et les tiens auraient tort, s'ils se moquaient de toi ! Tu n'es pas seule à languir loin du terroir. Moi aussi, je me force, je compose mon visage. Je bûche et pioche avec fracas pour m'étourdir... Et si je m'agite et clame à la ronde, c'est afin qu'on n'entende pas saigner mon cœur... Comme toi, petiote, c'est quand j'ai l'air le plus faraud, le plus en train, que je suis sur le point d'éclater et de m'avouer vaincu...

Chère petite, ma sœur en la sainte religion patriale, te rappelles-tu

le jour où le gars de Brabantsputte t'apporta des nouvelles du hameau et des écarts à la frontière hollandaise ! Je vins vous relancer d'un air indifférent pour surprendre quelques bribes de votre conversation et m'informai, d'un ton détaché, des braves gens qui m'ont oublié ou ne m'ont jamais connu, mais qui « sont » de là-bas, portent des noms semblables aux nôtres, parlent le dialecte aimé, hantent les bruyères ou les alluvions où j'ai vécu ma meilleure, ma seule vie !

Aussi puéril que toi, dans mon fanatique attachement, j'incline à croire le soleil et surtout les étoiles de la Campine, différents de ceux d'ici, à moins que comme moi, les astres exilés se renfrognent, se composent un visage énigmatique et cachent leur implacable souffrance sous un masque de froideur et de scepticisme...

Franske disait : « Et le fils de la veuve Hendrickx, du *Bon Coin*, épouse Bella du sabotier.. Les Marinckx ont tué leur porc samedi... Et Bastyns part pour la troupe et Machiels en revient... Et Nand, le louche, a été administré... Et, à présent, la fanfare joue le samedi chez Laveldom... »

A cette gazette parlée du village, interrompue par des récris naïfs : « *Zou het ? Hoor' ye !* » (Vraiment ! Ecoutez donc !) — à ce chapelet de monotones racontars dévidé par le colporteur de nattes, surgissaient en moi des corrélations si émouvantes, si topiques...

Ah ! j'aurais écouté cette dolente psalmodie des heures, de longues, longues heures, comme j'écoutais le vent dans les feuilles, les beuglements des bœufs et le son des cloches...

Après le départ du gars, de cet indifférent, de ce canapsa, les livres me parurent plus fades, mes amis plus maniérés, mon métier plus insupportable et la ville plus fermée.

Entre nous soit dit, chère petite, je suis aussi faible que toi. Le carnaval de la vie bourgeoise me navre de plus en plus ; mon masque et mon déguisement urbains commencent terriblement à me peser. Approche aussi pour moi le temps de retourner au pays coûte que coûte, ne fut-ce que pour m'en aller dormir, tout près de l'église, tu sais, au pied de la tour ardoisée, son bonnet pointu planté de travers, qu'il fait signe les dimanches, par dessus les rideaux d'arbres, aux traînardes qui vont manquer l'« élévation » ; — tu sais l'endroit où les bien-vivants, les jeunes blousiers se confient leurs amours et parlent à voix basse pour ne pas tenter les morts...

GEORGES EEKHOUD.

PURE TENDRESSE

A Victor MADOGE.

Du ciel, où couraient de monstrueux nuages livides, tombait une de ces pluies continues, dont le rideau brumeux donne aux flammes du gaz une lumière assourdie et si attristante. Elle coulait en filets le long des mornes façades, des arbres noirs aux branches dépouillées.

Ce temps ne disposait guère à la joie. Aussi, Emile, qui était sorti afin de trouver un dérivatif aux pensées sombres qui le harcelaient sans cesse — et souvent sans cause connue — était plus torturé que jamais. Il se trouvait dans une de ces dispositions d'esprit, où les muscles n'obéissent presque plus aux nerfs relâchés; où le cerveau, hanté par la migraine, ne reçoit plus que des sensations déformées. Il aurait voulu s'affaisser au bord du trottoir, et rester là, tellement il se sentait fatigué. Ah ! si les ruisselets qui serpentaient à travers la rue avaient pu soudain devenir de larges fleuves écumeux, avec quelle joie il se serait roulé dans la mort de leurs ondes. Car il commençait à en avoir assez de cette vie, qui ne sait donner aucune nourriture au rêve. Il haïssait les hommes parce qu'ils sont tous mesquins et égoïstes, et il méprisait les femmes parce qu'elles ne sont que de vaines mécaniques à remontoir et que le soi-disant gouffre de leur âme n'est pas très profond, et encore rempli de choses bien viles.

Comme il tournait le coin de la rue, illuminé vivement par les faisceaux d'un réverbère, il aperçut une femme bizarre.

C'était une étrangère : son aspect le démontrait suffisamment. Un corsage noir, sans aucun ornement, moulait sa poitrine sans relief de garçonne. Sa robe, très ample, tenait à grand'peine à sa

taille sans hanches. Les souliers devaient être éculés, car ils produisaient un claquement dans la marche. Un chapeau informe, garni d'un ruban déteint couvrait une chevelure rousse, dont les mèches mal réunies s'effondraient dans la nuque. Son visage était plat, jaune, troué d'une bouche trop grande, dont les lèvres exsangues étaient surmontées d'un nez camus. Son regard divinement bleu, mais emplí d'une expression d'incroyable détresse, s'abritait derrière des lunettes. Elle grelottait, la pauvre. A sa vue, un sentiment inconnu inonda l'âme d'Emile : c'était comme dans les ténèbres, un grand coup de lumière, mais qui agit douloureusement sur les nerfs, les crispe en quelque façon d'une tristesse subite et ineffable.

Les quelques paroles qu'elle échangea avec un grand vieillard, son père sans doute, la lui firent reconnaître pour une Russe.

Le couple était déjà passé depuis quelques instants, qu'il restait toujours cloué sur place, tellement il avait été ému. Lorsqu'il eut de nouveau acquis plus ou moins sa présence d'esprit, il se lança à leur poursuite. Sous la lumière trouble, qui roulait par le boulevard, ils s'éloignaient infiniment lamentables. A les voir ainsi, des larmes montaient aux yeux. Ils s'enfoncèrent dans une rue latérale et entrèrent dans une maison de plus que modeste apparence. Emile se mit sur l'autre trottoir. Une fenêtre, tout au haut du bâtiment, s'alluma, et, par les ombres qui se dessinèrent sur la vitre, il augura qu'ils devaient demeurer là.

Il se tint longtemps dans la rue, malgré la pluie. Ses yeux restèrent attachés sur la fenêtre de la mansarde, où désormais, il le sentait bien, était enfermé toute sa vie. Car il l'aimait, cette pâle Russe, dont une toux rauque déchirait la pauvre poitrine. Son imagination surchauffée créait tout un roman. Le père était un nihiliste. Arrêté, avec d'autres compagnons, pour un attentat à la vie des tyrans, il avait réussi à s'échapper de prison, et, avec sa fille, était venu s'établir ici. Absolument dénué de tout, ils vivaient dans une misère extrême, sans que personne s'occupât de leur pitoyable sort. Et c'était justement parce qu'ils étaient des parias, des abandonnés de tout le monde, qu'il s'intéressait si profondément à eux, qu'il aimait la fille, dont le physique était entièrement transfiguré par la beauté de son âme et qui — c'était visible — se mourait de ne plus voir son pays.

Dans la fièvre de son douloureux amour, la distance et les barrières n'existaient plus, et il s'adressait à elle, comme si elle eut pu l'entendre.

« Viens; mes lèvres sur ta bouche adorée, le parfum de tes cheveux m'évoquera la Russie de tes rêves. Devant moi se dérouleront à l'infini les forêts immenses et les steppes neigeux, — Viens plus près de moi, et chante de ta voix mourante! Je verrai s'écouler notre existence tranquille, dans l'izba lointaine au bord du fleuve glacé. Serre-toi plus près de moi encore, laisse-moi boire ton haleine : ce sera le souffle froid qui descend de l'Oural ».

Il resta là, plongé en des extases divines jusqu'à ce que la lumière, mystique étoile d'espoir, s'éteignit. Le lendemain, vers l'heure du soir, il revint. Mais la lampe ne s'alluma plus. Il apprit que, sur un ordre barbare, ils étaient partis, poursuivant dans le monde la pérégrination de leur exil.

Depuis ce jour, il ne se mêle plus à la vie. Retiré dans sa chambre solitaire, il se lance en des rêves sublimes. De son œil de visionnaire, il suit, sur les routes mauvaises, la bien-aimée errante, la si pauvre, la si pitoyable, celle qui a absorbé son âme à tout jamais. A travers les espaces, il s'est tellement identifié à elle que, au moment où elle entrera dans le domaine des purs esprits, il le saura certainement et ira la rejoindre, afin de commencer avec elle, dans ces heureuses régions, la Vie meilleure.

PAUL JANSSENS.

LA VIEILLE

La vieille s'est levée en geignant. Après avoir noué sur sa tête un grand mouchoir à carreaux rouges, elle s'est péniblement traînée jusqu'au fauteuil vermoulu qui, depuis des années, occupe la même place, au fond de la maison, entre la cheminée et la fenêtre.

Un rayon de soleil, pâle et doux, dans lequel frétille des atomes de poussière, vient s'é mousser contre une assiette d'étain debout sur l'étagère. Quelques vieux meubles détachent leurs formes noires sur les murs enfumés, et l'archaïque horloge, au cadran de métal, aux aiguilles rouillées, marque une heure fantaisiste depuis le jour où la vieille, ayant perdu la dernière affection qui l'attachait à l'existence, seule désormais, sans espoirs, sans désirs, indifférente à la fuite du temps, s'est résignée à vivre machinalement dans sa chaumière morne.

Après avoir ouvert la fenêtre avec de grands efforts, elle dirige ses yeux ternes sur la campagne, qui se déroule à perte de vue au-delà d'un jardinet où quelques arbres frissonnent dans le vent.

Là-bas, règne l'activité habituelle. Des travailleurs affairés, rapetissés par la distance, éventrent le sol, se baissent, se redressent, gesticulent et cinglent de leurs fouets les bœufs et les chevaux dont les sabots massifs font jaillir des nuages de poussière de la terre sèche. Dans un champ de trèfle, pressés, entassés les uns contre les autres jusqu'à donner l'illusion d'une grande masse grise se mouvant tout d'une pièce avec des ondulations molles, des moutons suspendent de temps à autre le jeu de lime de leurs mâchoires pour envoyer dans l'espace des bélements plaintifs.

Des cris, des rires partent de droite et de gauche, mais la vieille ne les entend pas, non plus que les vibrations cristallines arrachées au balancier de l'horloge par quelque chariot circulant dans le voisinage et dont les cahotements font trembler les murs lézardés de la chaumière.

Enfouie dans son fauteuil — les joues creuses, le nez effilé, les lèvres minces et pâles, les yeux inexpressifs roulant lentement à l'ombre des paupières ridées — nulle pensée amère ne palpète sous son front. Aucun souvenir ne sollicite son esprit, et elle a une foi trop complète dans le récit qui lui a été fait de la vie future, aux jours lointains de son enfance, pour être troublée, un instant, par l'évocation de l'éternité.

Le soleil — un tiède soleil d'automne — éclaire la campagne d'une belle lumière blanche. De temps en temps, un de ses rayons, perçant le feuillage d'un orme rabougri, s'égare sur la figure ascétique de la vieille. Elle soulève alors péniblement la tête, et, la poitrine haletante, la bouche ouverte, regarde par l'embrasure de la fenêtre. Ne percevant plus aucun bruit, il lui semble, douce illusion! que, dans ce paysage, règne déjà un peu de la sérénité et du calme qui doivent exister dans le mystérieux pays où s'envolent les âmes. Et quand, à la vesprée, de petits feux allumés çà et là dans les champs et alimentés par des éteules et des fanes, envoient vers le ciel des tourbillons de fumée blanche, elle songe que bientôt une subtile parcelle de son être montera de même dans l'infini.

Le soleil a disparu, laissant derrière lui des nuages de pourpre et d'or. La campagne, où flotte une fine brume, se vide peu à peu de ses travailleurs. Le claquement des sabots sur les routes se perd dans le lointain, tandis que les arbres, autour de la chaumière, entrechoquent leurs feuilles avec un léger bruit de suaire froissé.

La vieille a voulu jeter un dernier regard sur le paysage, aspirer une dernière bouffée d'air pur, mais sa tête n'a pu se hausser jusqu'à la croisée, et au moment où la lune apparaît au-dessus des campagnes muettes, ses yeux se ferment, son cœur s'arrête — et sans résistance, comme une épousée, elle s'abandonne dans les bras miséricordieux de la Mort.

HUBERT KRAINS.

L'art anglais paraît être le plus intéressant en ce moment.

Aux expositions internationales, dans les Salles de la Grande-Bretagne, on se sent surpris et en présence d'une force essentielle et originale.

Les traces d'influences, quoique nombreuses et variées, sont bientôt effacées ; car, si les artistes anglais sont les plus cosmopolites des artistes, sa grande puissance d'assimilation est un des côtés les plus typiques du caractère anglais.

En voyant les choses de très-haut, on peut dire que dans le grand mouvement de civilisation venu du Sud-est, de l'Inde, et se dirigeant vers le Nord-ouest, après avoir passé par l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie et la France, l'heure est arrivée pour les Anglais d'être les plus forts.

Mais il faut remarquer aussi, qu'en Angleterre, tout se passe plus « directement » ; le gouvernement ne se charge pas de former les artistes et de les entretenir. L'art qui y existe a ainsi sa raison d'être et ne souffre pas de cette plaie de l'école française : le tableau de Musée ; cette production bâtarde, inutile, encombrante, qui se fait dans l'intention unique de remplir, au Salon, tel grand panneau du Palais de l'Industrie et que l'État, responsable, en définitive, de son exécution, se croit obligé d'acheter pour en couvrir les murs de quelque Musée de province, — construit lui-même, d'ailleurs, pour abriter les manifestations de cet art monumental en chambre.

En Angleterre, au contraire, les œuvres d'art, de tous genres, ont leur destination immédiate.

L'art anglais fait partie de la Vie anglaise et c'est là, sa force.

FERNAND KHNOPFF.

PAUVRE PÊCHEUR

La chaloupe 18, patron Pétrus, pêchait la crevette à un quart de lieue de la côte. La mer, houleuse et noire, se retroussait sous les coups du vent, faisant danser la barque comme une boule de verre sur un jet d'eau. Elle plongeait, se redressait toute droite par moments, fouettée d'écumes, embarquant des paquets de mer, les voiles tendues et sonores comme des tambours. Trois hommes la montaient : Pétrus et ses deux gars, l'un vingt ans, l'autre seize.

A l'aube, ils avaient mis cuire à la marmite, sur le creuset de fonte attaché au rouf, leur pêche de la nuit : trois mannes de crevettes. Et ensuite, de nouveau, ils avaient déroulé le chalut, confiants en ce gros temps qui drainait les fonds. La barque tirait sur les filets et, furieusement, courait des bordées. Pétrus, corroyé, trapu, vigoureux, l'œil bleu, les cheveux raides de sel sous le sudoit, en surcot et en braies de flanelle rouge, ses grandes bottes lui montant jusqu'aux cuisses, tenait la barre, jetait seulement, par intervalles, un bref commandement de manœuvre.

* * *

Il allait donner l'ordre de remonter au cabestan le chalut quand il s'aperçut qu'une barque, qu'ils avaient vue une demi-heure auparavant dépasser le musoir et s'engager dans le tumulte des eaux, avait été retournée par un coup de vent et flottait la quille en l'air. C'était une des barques d'excursion de ce petit port maritime, une coque effilée et légère aux mâts trop frêles pour se risquer dans une tourmente. Pétrus avait remarqué la présence de deux hommes à bord. Sans nul doute, un mauvais coup de barre, une manœuvre défectueuse de la voile... La mer, d'une secousse d'épaules bourrue, avait fait chavirer l'esquif.

— Hardi, les fils ! cria le patron.

Tous deux un instant avaient regardé, debout par-dessus la mer, sans mots inutiles, et maintenant, très calmes dans le tapage des eaux, tournaient les voiles, tandis que le père mettait la barre sur l'épave. Une vie, toute petite, à peine visible dans les ressacs, une pauvre créature de chair luttait, tâchait de gagner la côte. Quelquefois une grosse lame passait, la petite chose montait avec la vague... Ils cessaient ensuite tout un temps de l'apercevoir, et, de nouveau, quelque chose apparaissait, surnageait.

Pétrus essaya de couper le flot, voulut mettre sa barque entre le naufragé et la côte. Mais une bourrasque creva : d'un monstrueux élan, ils repartaient vers la haute mer. Quand la barre put virer, ils virent la tête du nageur, comme une boule folle, rouler aux écumes. Le reflux à présent l'attirait : il tournoyait dans des battements de bras, les forces épuisées.

— Hardi ! fils ! une seconde fois cria le patron.

La manœuvre réussissait ; la petite chose humaine n'était plus qu'à quelques encâblures. Mathias, l'aîné, alors jeta un grelin ; une main sortit des eaux, battit l'air, mais le grelin filait à l'opposé. Brusquement la barque sauta ; ils craignirent que le pauvre diable ne se fût pris dans le chalut. Et, tout à coup, la tête de nouveau émergeait : Pétrus donna un coup de barre, Mathias tendit la gaffe. Les deux bras eurent un suprême effort, puis tout le corps plongea : c'était la fin.

D'une gueulée Pétrus envoya l'aîné à la barre, se ceintura d'un nœud coulant, hâtivement fait au grelin, traça le signe de la croix. Le cadet tenait l'autre bout du grelin, il y eut un bruit d'écumes : le père s'était lancé.

Ni l'un ni l'autre des fils n'avaient dit un mot : le père avait parlé, ils s'étaient soumis à sa volonté, et l'aîné, droit à la barre, le cadet penché par-dessus le bord, ses mains passées dans la corde, regardaient tout secoués, très braves.

* * *

Le noyé émergea au moment où Pétrus, à son tour, remontait ; les gros poings du pêcheur s'abattirent ; il sentit venir une chair déjà inerte, sans prises. Enfin il parvenait à lui jeter un bras sous l'ais-selle ; une seconde, tous deux plongeaient de toute la longueur du grelin. Mais les deux frères, maintenant, tiraient très vite à la fois ; ils sortirent des eaux. Mathias, robuste, empoigna le vieux par son surcot et le remonta par-dessus le bastingage.

Il avait bu un large coup, vomissait le sel par les narines et la bouche, un peu parti; et tout de même, avec les fils, il demeurait là, les mains sur les genoux, ses jambes distantes en ses lourdes bottes plombées par l'eau, à regarder le visage pâle, un joli visage à peine duveté de jeune homme.

Mathias, ensuite, se remettait à la barre, pointant sur le chenal; le cadet tournait au cabestan pour remonter le chalut. Il ne resta auprès du naufragé que le vieux, tout ruisselant d'eau marine, les genoux à terre, et qui lui soufflait dans les narines, collé à ce visage froid, s'efforçant de le réchauffer dans sa poitrine.

Un canot de sauvetage s'était détaché de la plage et, à force de rames, presque côte à côte avec la chaloupe de Pétrus, maintenant gagnait le goulet, ayant, lui aussi, son naufragé à bord, l'autre des deux hommes qui montaient le petit yacht, un jeune marinier du port qui, tout de suite, avait demandé un coup de genièvre et une chique.

Du monde s'était groupé sur l'estacade; un vieux monsieur courait le long du parapet, en criant : « Mon fils! mon fils! » les bras tendus vers les deux barques. Enfin elles parvenaient à franchir la passe; une foule se ruait ivre de curiosité, voulant voir de près le drame de la douleur paternelle quand la victime atterrirait.

Cette même foule, prise subitement de la plus hypocrite tendresse, entourait de ses bras le père, l'empêchant ainsi de se jeter par-dessus la rampe pour rejoindre plus tôt son enfant, qu'il apercevait couché sans vie dans l'embrassement de Pétrus. Celui-ci, au moment où la barque, ses voiles repliées, s'amarrait près d'une des échelles, soudain eut un cri :

— Il vit !

* * *

Et il montrait, en riant d'un rire grave, le jeune homme dont les bras détendus avaient l'air de refouler les eaux. Le père, maintenu par les gens qui l'entouraient, vit le vieux marin monter l'échelle, ferme en ses lourdes bottes, son fils en travers de l'épaule. Et, tout à coup, il se débattait violemment, s'arrachait aux étreintes, se jetait sur la pauvre chair blême, secouée d'un grand tremblement. Pétrus, un instant tout attendri, bousculé par la fureur d'amour du vieillard lui reprenant son enfant, les regardait. Personne ne

prenait attention à lui, il demeurait perdu dans la pétulance des contacts, le choc de la foule suspendue aux gestes du père, buvant le regret de ce dénouement dans les affres transies du jeune homme.

Puis une galopée de dos s'enfonçait aux quais, poursuivant les hommes du port qui, à larges enjambées, deux à chaque bout, emportaient le matelas prêté par une maison de la digue et sur lequel on avait mis coucher l'enfant... Pétrus, resté seul, sans colère, sans étonnement, dans la paix de sa bonne conscience, descendit aider les garçons à décharger la pêche. Il ne pensait plus qu'au prix qu'il en retirerait.

Mais le lendemain matin, en s'éveillant dans son petit logis de pêcheur, il conçut une inquiétude. Le jeune homme, après cette grande secousse, peut-être avait passé dans la nuit. Il mit ses habits de dimanche, alla flâner sur la marine, s'enquit du nom du père : c'était un banquier d'une ville voisine, venu passer là son été dans une villa de la digue. On l'appelait M. Trémoret.

N'ayant rien de mieux à faire, ses crevettes vendues et sa chaloupe amarrée jusqu'à la tombée du jour, il alluma sa pipette et, les mains dans les poches, se mit à rôder devant la villa en regardant du coin de l'œil si personne ne sortait, un peu gêné comme pour une curiosité déplacée.

La porte battit, une voix l'interpella par son nom : il feignit n'avoir rien entendu et se retourna du côté de la mer, ennuyé qu'on l'eût reconnu. Mais quelqu'un maintenant l'empoignait par le collet de sa veste ; il vira dans ses grands sabots et reconnut le médecin du port. Celui-ci riait dans sa barbe rouge et, toujours le secouant, l'attirait vers la maison, disant :

— Sacré sournois de Pétrus ! Voilà toute une heure qu'on vous cherche,.. On veut vous récompenser... Heureusement, je vous ai vu passer...

— Et comment va le jeune monsieur ? demanda le pauvre diable tout saisi et honteux.

— Vous le verrez, il est là sur une chaise longue, il dort... C'est égal, sans vous...

* * *

Alors, le vieux cessait de se défendre ; ils montaient ensemble les trois marches de l'entrée, et, tout à coup, du fond de la pièce où ils pénétraient, des visages se détachaient, arrivaient vers eux.

Il ne reconnaissait pas tout de suite, dans la demi-obscurité des stores baissés, le père, l'homme aux cris et aux grands bras de l'estacade. Mais Trémoret lui mettait la main sur l'épaule et, familièrement, bonassement, d'un air qui maintenait entre eux les distances :

— C'est très bien, oui, très bien... Vous avez fait votre devoir, vous êtes un brave homme.

Il se tournait vers les personnes présentes :

— N'est-ce pas, un brave homme, hein ?

Pétrus vit des têtes de femmes qui s'inclinaient pour attester qu'en effet elles le tenaient pour un brave homme. Des regards d'enfants le dévisageaient curieusement. Trémoret répéta trois fois encore son mot, s'observant, ne trouvant rien de mieux à dire, très calme après la crise de la veille. Mais la gêne, malgré tout, durait ; cette grandeur de pauvre homme détonnait, jetait un froid en ces âmes indolentes et mesquines, dérangées par l'événement, convaincues, au fond, de la vénalité du vieux. Une dame âgée souleva la portière, digne et froide :

— Ah ! c'est vous ?... Pétrus, n'est-ce pas ? Mon fils vous a déjà réclamé deux fois... il faudra revenir, vous le verrez... Allez ! nous avons été bien touchés tous... Et, sans doute, dites-moi, mon ami, vous saviez nager ?

Le vieux secoua négativement la tête. Il y eut un léger étonnement bavard chez les femmes. Trémoret fit claquer sa langue :

— C'est très imprudent... Vraiment oui, dans votre métier, vous devriez tous savoir nager.

Il ajouta, presque sévèrement :

— Voyez donc, vous auriez pu manquer mon fils !

Pétrus, son feutre mou dans les mains, hochait doucement le front et regardait le tapis :

— Bien sûr... Bien sûr...

* * *

Mais le banquier ne voulut pas le laisser partir sur ce reproche. D'un geste qui pardonnait, il émit :

— Après tout, ça ne vous a pas empêché de faire ce que tous les honnêtes gens feraient en pareille circonstance... Nous tâcherons de vous avoir la médaille... Oui, comptez sur moi... Et, tenez, voici toujours, en attendant, une petite somme.

Il lui coulait dans les doigts un billet de cent francs. Pétrus

n'avait pas pensé qu'on pût le payer pour cette pêche d'un homme comme on le payait pour ses soles et ses crevettes. Il regarda un petit temps le billet, surpris, sans trouver une parole, mais Trémoret insistait :

— C'est à vous, je vous le donne... Ne me remerciez pas...

Alors, il saluait de petits coups brefs de la tête, pliait proprement la bank-note, la glissait au fond de sa poche.

On le regardait faire en riant ; les enfants s'étaient plantés tout près, très sérieux, comme devant un animal inconnu. Mais à chacun de ses mouvements, un fleur maritime, une odeur phosphorée de marée se répandait ; les dames aspiraient avec force leurs mouchoirs.

Délicatement Trémoret, lui-même incommodé, d'ailleurs allégé de sa gratitude, satisfait d'avoir, lui aussi, fait son devoir, chercha à le pousser vers la porte. Mais le vieux ne semblait pouvoir se décider à partir, il rétrocedait d'un pas, puis se plantait, toussotait, soupirait, tournant autour de lui des yeux pâles de pauvre honteux, comme pour une pétition difficile.

Trémoret, connaisseur en espèces humaines, dit en allemand à sa femme :

— Je le vois venir : il va essayer de me filouter un nouveau billet.

Et il le poussa un peu plus de sa large poitrine d'homme bien nourri, resté fort malgré les ans.

Enfin, sur le seuil, au moment de repasser la porte, Pétrus, avec une grande humilité, relevait les yeux, et tirant de sa culotte le billet, le tendait au banquier :

— Excusez du dérangement, mais j'aimerais autant vous le rendre, et que je pourrais comme ça venir causer un petit moment avec vot' jeune monsieur les jours où ça lui conviendrait.

CAMILLE LEMONNIER.

L'ENSEIGNEMENT DE L'ART

Le rapprochement de ces deux mots semblera bizarre à ceux qui pensent, comme nous le pensons, que l'art, dans ce qu'il a d'essentiel et d'évocatif, ne s'enseigne point. Seulement, pour que cette conviction se propage, il faudrait pouvoir définir l'art : or, si nous avions la hardiesse de formuler une définition, elle ne serait qu'une définition de plus à ajouter à des définitions multiples et contradictoires.

Il entre, dans notre manière, à chacun de nous, de concevoir l'art, tant d'éléments, empruntés à notre personnalité intime et complexe, qu'il faudrait tout d'abord se disséquer et s'analyser, pour que les autres puissent comprendre ce que l'art est, selon nous.

Toutefois l'artiste, pour dire et exprimer, avec éloquence et avec persuasion, ce qu'il a ressenti, doit employer des procédés matériels et les combiner selon des règles qu'il est possible de déterminer. Le littérateur se sert de mots et de phrases : la grammaire, la syntaxe, la linguistique, en dévoilent les origines et les mystères. Le compositeur se sert de notes et de mélodies : l'harmonie, le contrepoint, l'acoustique, permettent d'en étudier les modalités diverses. Le peintre se sert de couleurs et de lignes : leurs combinaisons lui seront révélées par la chimie, l'optique, la géométrie, la perspective. Voilà les sciences qu'il est loisible d'enseigner à ceux qui songent à créer des œuvres d'art et qu'ils seront avides d'apprendre s'ils sont vraiment des artistes.

Ce sont ces notions qu'il importe de mettre méthodiquement à la portée des plus besogneux et des plus déshérités, car parmi eux il est sans doute des artistes, inconscients des dons qui leur ont été impartis. Or, en ces temps de marasme et de veulerie, susciter des artistes c'est aider à sauver et à transformer le monde.

Il faudrait donc, à l'exemple de l'extension universitaire, instituer une extension artistique qui répande, au dehors des académies et des conservatoires, les techniques indispensables à l'éclosion de génies qui puissent, issus de la plèbe, parler à la plèbe.

Qu'ils sachent, ceux qui seront des artistes, que le travail le plus assidu et le plus rude, que le travail seul les fera ce qu'ils seront. Il faudra, pour les persuader, leur exposer les existences pénibles des artistes désormais incontestés. Ils constateront que tout ce qu'il y a de matériel dans leur art, tout ce qui forme le métier est devenu de la chair de leur chair. Le maniement de la plume et du pinceau, l'emploi des rythmes, des vocables et des tons, se sont pour eux transformés en actes réflexes.

L'artiste est d'autant plus assuré de pouvoir songer à son œuvre, de pouvoir l'approfondir, la sentir et la rendre, qu'il est plus dégagé des contingences extérieures. Il faut que sa main exécute en quelque sorte aussi aisément et aussi rapidement que son intelligence invente.

Cette virtuosité est la condition inéluctable des œuvres fortes et suggestives : elle seule leur donne une aisance qui est la marque des œuvres géniales.

Or, c'est cette virtuosité qu'il est possible d'enseigner. Il faut que l'écrivain connaisse mieux la grammaire, la syntaxe, la linguistique, que le rhéteur le plus érudit ; les formules nouvelles qu'il profèrera seront bien ainsi issues de sa langue et elles ne seront pas expulsées, par l'instinct populaire, comme des intruses. Le musicien qui se sera imbu de l'harmonie, du contrepoint, de l'acoustique, ne risquera pas, en ses audaces, de préconiser des cacophonies : il aura réellement ajouté des formes musicales aux formes usitées, et non de vaines et arbitraires combinaisons de sons.

Donc, en art, un enseignement scientifique est nécessaire, et il serait aisé de le multiplier et de l'apporter en quelque sorte aux derniers des ouvriers des usines et aux derniers des travailleurs des glèbes.

Mais un tel enseignement serait incomplet, il serait inutile et néfaste surtout, s'il demeurait exclusivement et scolastiquement dogmatique. Il faut que les œuvres enfouies dans les musées et dans les bibliothèques viennent aux foules puisqu'il n'est pas possible encore aux foules d'aller à elles. Et nous souhaitons presque que les foules ne puissent jamais visiter les musées et les bibliothèques comme les hommes des classes bourgeoises ont été contraints de le faire, à leur détriment et au détriment de l'art.

Il importe, en effet, que les impressions ne s'éparpillent point et se fortifient au contraire les unes par les autres. Il importe plus encore que ces impressions soient collectives et que le spectateur ou l'auditeur ne se sente pas isolé devant l'œuvre qu'il admire.

Certes, il est possible de communiquer aux foules, par la lecture et par la scène, les œuvres littéraires ; il est possible encore, devant les foules, d'exécuter les œuvres musicales. Mais les œuvres plastiques sont ignorées le plus souvent par elles.

Les reproductions photographiques facilitent désormais ce qui était irréalisable jusqu'à ce jour et nous imaginons des séances et des spectacles de toute spéciale et intense influence.

Il sera possible d'envelopper l'audition et l'interprétation de telles œuvres musicales et littéraires d'une ambiance conforme et suggestive par la vue d'architectures et de sites appropriés. Il sera possible de montrer, sans autres commentaires, comment, depuis les primitifs italiens jusqu'aux peintres modernes, un identique sujet s'est modifié et transformé. Il sera possible de grouper les œuvres de telle époque, actuellement dispersées en vingt endroits différents. Il sera possible de suivre l'épanouissement lent et progressif de ceux qui furent les grands précurseurs.

Quel éblouissement que de pouvoir évoquer, selon leur chronologie, les œuvres d'un Giotto, d'un Botticelli, d'un Vinci, d'un Michel Ange, d'un Durer, d'un Rembrandt, d'un Rubens, et de pouvoir combler de ces richesses inouïes, les plus pauvres et les plus humbles parmi les hommes.

Tel est l'enseignement de l'art tel que nous le concevons, tel qu'il est uniquement permis de le concevoir, tel qu'il est suffisant de le concevoir.

Ceux, qui prétendent qu'il est possible et qu'il est indispensable d'enseigner plus, ignorent ce que c'est que l'art : ce sont ces pions intolérables, néophobes et misonéistes, qui vont hurler du reste à cette seule idée que l'art appartient aux foules et qu'il est du plus strict devoir des élites de les initier aux merveilles et aux joies de l'art.

H. LA FONTAINE.

SOUVENIRS CRUELS

L'homme n'emporte dans la Mort, que ce qu'il
annonce de posséder dans la vie.

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

Combien les vesprées automnales pénètrent mon âme triste, mon
âme triste jusqu'à la mort !

Le ciel gris, maussade, couvert de gros nuages, est en accord
avec mes ennuis, mes douleurs, mes détresses.

Des sensations surnaturelles se produisent à l'odeur âcre de la
fane ; un monde de regrets et de souvenirs s'éveille, engendre des
afflictions nostalgiques...

Et, morbide, mon âme fuit vers toi, Marguerite, enchanteresse
de mes rêves.

Que les vesprées d'automne sont évocatoires !...

A présent, je me remémore notre promenade, à cette fin de
journée d'automne, il y a un an.

Tes yeux noirs, profonds, reflétaient la mélancolie céleste ; et
éclairaient étrangement ton visage sublime, pâle, stigmatisé par
l'inexorable phtisie.

Tu semblais puiser d'ineffables délices dans le frou-frou de ta
robe aux feuilles mortes, qui crépitaient sous nos pas...

Subjugués par le charme fantasmagorique des paysages, nous
nous acheminions, taciturnes. J'avais peur de mêler ma voix à
tous ces râles de la nature, ces rumeurs mystiques, ces soupirs du
vent, qui semblaient t'emporter dans un ravissement délicieux.

A l'Occident, incendié, il y a quelques instants, par les derniers
rayons crépusculaires, vint à mourir l'ultime clarté ; d'épaisses
ténèbres, noyant le contour des choses, s'épanchaient, fantômales,
sur la terre.

Terrifiée par cette agonie grandiose, incompréhensible, ta poitrine battait plus précipitamment, et deux larmes, brillaient comme des perles entre les cils de tes grands yeux noirs....

Pourquoi ?

Énigme insoluble !

Quelques jours plus tard, quand à l'Occident, incendié, il y a quelques instants, par les derniers rayons crépusculaires, vint à mourir l'ultime clarté, ton âme chaste s'est envolée avec elle.

Après l'exhalaison du dernier souffle, dans le regard extatique de tes prunelles noires, emparadisées, illuminées au fond par des lueurs bizarres, j'ai conçu l'irradiation mirifique de l'existence merveilleuse de l'Au-delà...

Ce regard s'est gravé en caractères indélébiles dans mon être, et son expression mystique, si profonde, m'a comme ensorcelé...

La journée, ces noires prunelles me hantent ; leur expression inconcevable irrite mes ennuis, mes désespoirs atroces, mes haines inassouvibles ; avive mon aversion rabique pour les êtres humains.

Exaspéré, il me semble que le temps, gausseur, relentit la coulée, — déjà si lente — des heures !

Enfin, le soir, enfermé à double tour de clef, dans ma chambre, solitaire, quelle félicité !

Voguer avec toi, l'élue de mon âme, voguer à pleine voile dans les régions des rêves, mes yeux noyés dans la profondeur de tes prunelles éblouissantes. Ton parfum, qui me revient, enivre, enfante des sensations divines ; l'expression supraterrrestre de tes regards me transporte bien loin de la décevante réalité médiocre...

Mais, jouissances fugaces ! Le temps, l'impassible temps accélère sa marche, m'anathématise de mes amours idéales.

Et, derechef, harcelé par la destinée sans pitié, je reconnais la lamentable vie terrestre, pleine de déboires et d'amertumes.

Septembre 1893.

JEAN LAENEN.

LIED

*Les filles aux yeux bandés
(Oter les bandeaux d'or)
Les filles aux yeux bandés
Cherchent leurs destinées.*

*Ont ouvert à midi
(Garder les bandeaux d'or)
Ont ouvert à midi
Le palais des prairies.*

*Ont salué la vie
(Serrer les bandeaux d'or)
Ont salué la vie
Et ne sont point sorties.*

MAURICE MATERLINCK.

TRADITIONS POPULAIRES

LA MARCHE DE SAINT-FEUILLEN

Pour Charles NOULARD.

Tous les sept ans, depuis une époque qui remonte aux origines brumeuses du moyen-âge, la petite ville de Fosse, dont rien ne trouble d'habitude le sommeil discret, se réveille au roulement des tambours, aux sonneries des clairons, aux rauques commandements de colonels empanachés, aux crépitements d'une mousqueterie joyeuse. Dans l'enchevêtrement des venelles, dans les carrefours pavés, sur les places qu'anime le tumulte des orchestres et des parades foraines, débouchent, innombrables, des milices improvisées dont le cortège s'allonge interminablement.

Précédées de tambours et de sapeurs, conduites par des chefs chamarrés d'or chevauchant avec une dignité comique, les compagnies s'avancent en bon ordre, au rythme monotone des caisses roulantes. Voici des zouaves vêtus d'azur, gars solides hâlés aux travaux des moissons. Voilà des chasseurs au shako emplumé, aux brandebourgs écarlatés. Des grenadiers marquent le pas, et sous le bonnet à poil gigantesque on découvre les visages graves et résignés des mineurs. De vieilles tuniques de gardes civiques ont servi à vêtir toute la population d'un village. Des uniformes d'artilleurs, des pantalons amaranthe de guides, des vestes de lanciers, toute la défroque militaire hors d'usage, toute la friperie amassée par les brocanteurs a été réquisitionnée pour cet étrange carnaval. On a déclassé, réparé, rafraîchi les guenilles usées dans les casernes. On a agrémenté les manches de galons déteints, cousu des étoiles

aux collets, planté de triomphantes aigrettes dans les shakos rava-gés. De vieux fusils, des carabines Flobert, d'extravagants from-blons, des sabres ébréchés, des épaves de toutes les armes connues complètent l'équipement. Et en avant marche ! Compagnie ! Par la tête de la colonne prenez vos distances !

Des fantaisies individuelles, des coquetteries particulières déco- rent — comme d'une fleur sur un habit — le défilé militaire. Une cantinière a égayé de petits nœuds de soie rose le cuir mordoré de ses bottines. Un bout de Valenciennes borde inopinément le lourd tablier d'un sapeur, contrastant avec l'air farouche que confère au bonhomme sa barbe d'étoupe et l'authentique pic de houilleur dont il brandit la menace. Telle paroisse, peu sensible aux sévérités de l'uniforme contemporain, a audacieusement choisi ses costumes dans le magasin d'accessoires de quelque théâtre de province. Et fièrement s'avance, parmi les grenadiers, les lanciers et les guides, sous les ordres d'un d'Artagnan d'opéra-comique, une légion de mousquetaires affublés de larges feutres aux plumes versicolores. Ceux-ci ont adopté la tenue des Vieux de la Vieille et portent crâ- nement l'habit à la française, la culotte blanche et la guêtre bouton- née jusqu'aux cuisses. Ceux-là ont préféré la jupe bouffante, la ceinture et la petite veste soutachée des Chasseurs d'Afrique. Chaque commune s'est armée selon ses convenances, et toutes ont eu à cœur de briller aux yeux des curieux — et surtout des curieuses — qui font la haie au passage du cortège.

Les chefs se distinguent par la profusion des broderies, des galons, des étoiles d'or, des plumets. Ils sont reluisants et superbes, ces généraux de carton, ces colonels, ces majors et ces capitaines de fer-blanc qui depuis sept années attendent impatiemment le jour où ils apparaîtront dans leur gloire éphémère. N'avons-nous pas gardé tous de nos primes années l'amour du petit soldat, et n'est-ce pas toujours une joie de se travestir, de sortir de sa quotidienne enveloppe pour la seule satisfaction de paraître *Autre* ?

Ceci explique les compétitions dont les grades sont l'objet. En bons démocrates, les Wallons de l'Entre-Sambre et Meuse élisent leurs chefs au suffrage universel. Dans les cabarets où, le dimanche, on sèche sans trêve les tonnes de « brune » et les litres de « péquet », les candidats, après avoir brisé leur verre en manière d'exorde, offrent généreusement à la ronde tournées sur tournées. Faut-il ajouter que la majorité des voix appartient à celui dont les distribu- tions ont été les plus abondantes ? Puis il y a des vétérans, officiers et soldats. Les premiers, s'ils n'ont pas démerité, sont réélus à coup

sûr. Et les seconds reçoivent une médaille qu'ils portent fièrement sur la poitrine, comme s'ils l'avaient gagnée sur les champs de bataille.

Spectacle à la fois burlesque et touchant : on voit à la tête des compagnies ou dans les rangs des vieillards cassés par l'âge, usés par les travaux de la mine ou de l'usine. Les roulements de tambours, la solennité de la circonstance, la sympathie qu'ils sentent autour d'eux leur tendent les jarrets, redressent à demi leur dos voûté. Et ils marchent; et ils marchent, une, deux ! une, deux ! les membres gourds, le chef branlant, pleins d'orgueil et de joie. Le tambour-major de Fosse, dont les moulinets automatiques commandent à toute une batterie de jeunes tapins, porte allègrement ses quatre-vingt-quatre ans. On se montre avec curiosité un bûcheron de Devant-les-Bois dont les quatre-vingt-treize hivers n'ont pas glacé l'ardeur belliqueuse. Son fils, âgé de soixante-dix ans — un gamin ! — marche à ses côtés. Tous deux sont chevronnés, médaillés, et de grosses épauettes d'or encadrent des visages tannés, ridés, sous la neige de la chevelure.

Mais voici que l'élément religieux se mêle à l'appareil militaire. Les six « Gardes du Saint-Sacrement » ont mis en mouvement leurs lourdes montures et se sont rangés, l'épée à la hanche, à droite et à gauche du portail de la cathédrale. Le soleil fait miroiter les broderies de leur habit de Cour, les plumes blanches de leur bicorne frissonnent sous la caresse du vent. Dans la large baie que surmonte un petit Saint-Feuillen de pierre apparaît le clergé, enveloppé de nuages d'encens. La blancheur des surplis, la soie claire des bannières, les fauves lueurs de l'ostensoir solennellement présenté par le doyen à la ferveur des fidèles illuminent soudain la place du Chapitre. Et tandis que les châsses de vermeil sont hissées sur leurs brancards emmaillottés de velours pourpre, que le zèle des vicaires élève sur de robustes épaules des madones de plâtre, des figurines de biscuit aux coloriations de confiserie, des reliquaires d'argent criblés de fulgurants cabochons, tout s'ébranle aux roulements des tambours, aux éclats cuivrés des fanfares. Le monstrueux serpent déroule vers les campagnes ses anneaux hérissés de baïonnettes et de lances, et derrière le dais qu'escorte une légion de prêtres, de chantres, de congréganistes, de porteurs de cierges, se masse un patient troupeau de pèlerins, sur lequel veille la sollicitude empresmée des diacres alertes.

La coutume de ces processions militaires est répandue dans l'Entre-Sambre et Meuse. On cite celle de Sainte-Rolande, à Gerpennes, qui donne lieu chaque année, le jour de la Pentecôte,

à de bruyantes joies, à de copieuses lampées. Walcourt célèbre avec le même faste la Sainte-Trinité. Thuin la Saint-Pierre. Mais aucun de ces défilés n'atteint aux splendeurs de la « Marche de Saint-Feuillen » qui réunit parfois jusqu'à trois mille hommes armés.

Chaque cortège a sa légende. Feuillen, premier apôtre de la région, fut, dit-on, assassiné tandis qu'il traversait une forêt pour aller porter aux environs la parole sainte. Ne voulant pas abandonner son corps aux meurtriers, la ville de Fosse et les bourgs voisins s'armèrent, s'emparèrent de vive lutte du cadavre vénéré et le ramenèrent triomphalement à Fosse où il fut inhumé. Walcourt, Gerpennes, Thuin donnent, de même, à leurs processions des origines légendaires. Il faut y voir surtout, pensons-nous, la manifestation du caractère wallon, caractère expansif, amoureux du bruit et de la vie, et dont le clergé a tiré habilement parti en l'inclinant vers les pompes de la religion. « C'est pour l'Idée ! » répondaient quelques uns des militaires que nous interrogeons sur le mobile qui les poussait à se rassembler ainsi, en bandes innombrables, autour de la châsse de Saint Feuillen. « C'est pour l' plaisir ! » disaient les autres. Et au fait, sceptiques et croyants s'unissent fraternellement pour fêter le grand jour sans qu'il soit possible de démêler ceux qui « marchent » par conviction des joyeux lurons qui ne voient dans la procession militaire que distraction et réjouissance.

Sur le vaste plateau du Pauche, au milieu des prés, les bataillons font halte. Des galops de chevaux ébranlent le sol. Des ordres se croisent, impérieux. Et méthodiquement, avec le respect de la discipline et la passion de l'alignement, grenadiers et mousquetaires forment le carré. Les cantinières circulent entre les rangs, la main au robinet de leur tonneau. Les porteurs de bannières, les servants des lourdes châsses déposent leur fardeau en s'épongeant. Les enfants de chœur arrêtent le balancement des encensoirs. On range le Saint-Sacrement sur un autel à roues, remorqué à la suite des pieux accessoires. Et pendant que l'armée et le clergé se reposent, la foule envahit la plaine d'exercice, déchiffre les noms inscrits sur les fanions, salue les « pays », acclame les compagnies les mieux équipées. Les ouvriers agricoles de Haut-Vent, d'Aisemont, de Biesmes, de Mettet, de Maison-Saint-Gérard se distinguent par leur belle prestance, par leur torse développé, qu'ils font bomber orgueilleusement. Les houilleurs d'Arsimont, de Châtelet, de Roux, de Falisolle apparaissent trapus, déformés par le labeur des galeries. A Vitriaval, à Nèvreumont, les deux éléments se combinent. A perte de vue se développent les files de conscrits. Il en est venu de

partout : les glaciers de Floreffe, les établissements métallurgiques de Ham-sur-Sambre ont fourni un contingent nombreux aux milices de Saint-Feuillen, et des hauteurs de la Meuse même sont accourus les cultivateurs de Lesve et les bûcherons de la forêt de Marlagne. Traditionnellement, ceux de Malonne ferment la marche.

Dans les campagnes dorées par l'automne, sous les nuées mouvantes de septembre, ce bivouac improvisé forme, malgré ses côtés plaisants, un spectacle impressionnant. Et quand le cortège se remet en mouvement, au bruit de ses fanfares, au tonnerre de ses tambours, l'envie vous prend, irrésistible, de passer une fois de plus la revue. On emboîte le pas, par les labourés et les chaumes, et l'on se mêle à la foule qui accompagne, jusqu'au crépuscule, les bonnets à poil, les étendards, les blancs surpris et les tuniques chamarrées. L'itinéraire, toujours identique, mène la procession vers les Terres du Chêne, au Pré l'Évêque, à Doumont, aux Tris de la Folie, et à chacun de ces lieux-dits, les soldats improvisés font halte, forment le carré, déposent les armes, boivent, mangent, bavardent et s'amuse. Les rangs reconstitués, le silence est absolu. A la dernière halte, toutes les troupes défilent en bon ordre devant le Saint-Sacrement. Puis ce sont des feux de peloton sans fin, dont l'écho se répercute au loin dans les vallées. Au retour, les troupes saluent de nouvelles salves la petite statue de pierre du Saint et ébranlent de leurs décharges réitérées la porte vermoulue de l'église. Après quoi, c'est au tour des notables de Fosse. Les compagnies vont, l'une après l'autre, emplir de bruit et de fumée les fenêtres du bourgmestre, des échevins, et, parfois, — suprême hommage ! — le colonel remet son sabre à celui qu'il veut honorer d'un témoignage spécial. Le « civil » commande le feu, et, en manière de remerciement, met en perce un tonneau qu'il abandonne aux hommes.

Jusqu'à la nuit, et souvent pendant plusieurs jours, — car nos bons Wallons résistent aussi crânement à la bière et au genièvre qu'au vacarme des tromblons, — Fosse ressemble à une ville prise d'assaut. Les troupes manœuvrent dans les rues, campent sur les places. Des détonations éclatent sans interruption, les tambours battent constamment et une odeur de poudre traîne dans les rues, pénètre dans les maisons avec d'âcres senteurs d'alcool. Et la Saint-Feuillen close, les uniformes sont remisés, avec les fusils et les sabres, chez les « loueurs d'effets militaires », les Gardes du Saint-Sacrement enveloppent de papier de soie leurs panaches immaculés et Fosse se rendort, pour sept ans, de son sommeil discret.

OCTAVE MAUS.

LÉON TOLSTOÏ ET LA VOLONTÉ

(FRAGMENT)

Bien avant que le comte Léon Tolstoï ait précisé ses doctrines en leur donnant presque l'autorité d'une religion positive, la solution philosophique à laquelle il devait aboutir s'annonçait chez ses personnages. Il est certain qu'il n'a pas créé ses héros à son image, et pourtant il n'est pas moins certain que les paroles de là plupart d'entre eux, leurs réflexions, leur foi, pourraient être les siennes. Cela ressort de la façon dont il leur fait exprimer ces réflexions.

Ce qui les distingue tous, au premier abord, c'est un absolu mépris de la science et de la civilisation, assez général d'ailleurs parmi les romanciers russes. N'est-ce pas l'un d'eux qui, réfléchissant sur la vertu de l'intelligence, disait cette parole décevante : « Est-ce qu'un homme conscient peut s'estimer ? Sans avoir des opinions aussi amères, les héros de Tolstoï, et Tolstoï lui-même, se plaisent à professer leur dédain pour toutes les forces intellectuelles.

Le général Koutouzow en premier lieu. Il nous est représenté comme l'officier sagace par excellence ; comparé à lui, Napoléon I^{er} victorieux n'est qu'un soldat de fortune. Si Bonaparte a fait la campagne de Russie, c'est simplement « parce qu'il était écrit qu'il irait à Dresde, qu'il aurait la tête tournée par la flatterie, qu'il mettrait un uniforme polonais, qu'il subirait l'influence enivrante d'une belle journée de juin, et enfin qu'il se laisserait emporter par la colère en présence de Kourakine d'abord et de Balakow ensuite ». Voilà, selon Tolstoï, la raison de la campagne de Russie. A ses yeux certaines qualités supérieures de Napoléon, le prestige, l'autorité, le don d'entraîner et celui surtout d'enthousiasmer ne comptent pas et en ceci c'est le patriotisme qui le rend injuste : « Le peuple russe, dit-il, ce peuple unique ». Bonaparte n'est rien de plus qu'une sorte de joueur heureux, gagnant coup sur coup, favorisé par la veine. Il lui oppose Koutouzow, lent, patient,

défensif, qui attend la réaction, comme si attendre la réaction n'était pas aussi un fait de joueur. Pour le prince André « une bataille est toujours gagnée par celui qui est fermement décidé à la gagner » et c'est là encore une philosophie de joueur. Koutouzow n'estime aucun calcul, fait fi des plans arrêtés d'avance et des programmes d'opérations. On nous le dit formellement : « il dédaignait le savoir et l'intelligence » et, tacitement, on l'en complimente. Son aide de camp lui ressemble ; à son avis « ce qu'on était convenu d'appeler la science militaire n'existait pas. Un bon capitaine n'a pas besoin d'être un génie, ni de posséder des qualités extraordinaires : tout au contraire, les côtés les plus élevés et les plus nobles de l'homme, tels que l'amour, la poésie, la tendresse, le doute investigateur et philosophique doivent le laisser indifférent. Il doit être borné, etc... alors seulement il sera parfait ». Donc pas de science militaire, pas de stratégie (l'on sait combien les récentes guerres démentent toutes les opinions exprimées ci-dessus), tout cela est vain et toute science est vaine. « Ah ! mon ami, dit André à Pierre, la vie m'est devenue à charge en ces derniers temps et il ne sied pas à l'homme de goûter à l'arbre de la science du bien et du mal ». Une autre fois il dira « qu'il ne faut pas tirer le paysan de sa bestialité, le bonheur animal étant le seul possible pour lui ».

Dans *l'Esprit souterrain*, Dostoïevski avait dit presque semblablement : « l'homme normal peut être, doit être bête ». Mieux encore, Oblonsky ayant émis cet avis : « C'est le but de la civilisation de tout changer en jouissance ». Levine, riposte : « Si c'est là son but, j'aime autant rester un barbare ». Ni jouissance, ni science, pas même de progrès matériel. Nicolas Rostow, devenu gentilhomme fermier, « n'aime pas les innovations ; surtout les innovations anglaises ». Et ne croyez pas que Tolstoï ne l'approuve pas. Dans cet autre passage l'approbation est évidente : « L'intérêt que Levine prenait aux affaires s'était limité ; il n'y apportait plus comme autrefois des vues générales, dont l'application lui avait causé bien des déceptions et se contentait de remplir ses nombreux devoirs, averti par un secret instinct que de cette façon il agissait pour le mieux. Maintenant il allait droit au fait. Il creusait son sillon dans le sol avec l'inconscience d'une charrue. Au lieu de discuter certaines conditions de la vie, il les acceptait comme aussi indispensables que la vie journalière ; vivre à l'exemple de ses ancêtres, il voyait là un devoir indiscutable ».

Donc pas de progrès ; pas de médecins non plus. « Encore une illusion, s'écrie André, de croire que la médecine a jamais guéri

quelqu'un ! Quand à tuer, elle y excelle ». Enfin Tolstoï, lui-même, à différentes reprises, raille la science médicale ; une fois par cette grosse ironie : « *Malgré* leurs soins (des médecins), leurs saignées et leurs médicaments de toute sorte la santé lui revint » ; une autre fois en écrivant ces lignes singulières : « Il ne venait pas à la pensée des parents de Natacha que le mal dont elle souffrait n'était pas plus à portée de leur science que ne peut l'être *un seul* des maux qui accablent l'humanité, car chaque être vivant ayant sa constitution particulière porte en lui sa maladie propre, nouvelle, inconnue à la médecine. »

Ces citations suffisent : Tolstoï méprise autant la civilisation, la culture, qu'il songe peu au beau style. Il n'a même pas confessé une admiration d'art quelconque. Retenez bien ce premier symptôme ; vous verrez tantôt comme il éclaire le chemin qu'il a suivi et qui fatalement devait le conduire à la philosophie patriarcale qu'il a adoptée et qu'il répand aujourd'hui en Russie.

Le second symptôme à observer réside dans son pessimisme. Ses principaux personnages diront tous avec des variantes la parole de Bossuet : « Comptons comme très court ou plutôt comme néant tout ce qui finit ». Ils la redisent ainsi :

Pierre. « Pourquoi tant se tourmenter, quand on pense à ce qui est notre existence en comparaison de l'éternité. »

Levine. « Dans l'infinité du temps, de la matière, de l'espace une cellule organique se forme, se soutient un moment et crève... cette cellule, c'est moi. »

De sorte qu'au dédain de la civilisation et du savoir vient se joindre la pensée du néant, des éphémères que nous sommes, et celle de notre fragilité. Pensée peu propre à favoriser les efforts, à faire aimer les œuvres, à éveiller l'émulation chez les hommes ; pensée décourageante, poussant naturellement au renoncement, à la passivité. Par surcroît, quand on envisage l'ensemble des phénomènes, le pour et le contre, on hésite et Tolstoï note avec beaucoup de raison et de clairvoyance « que ceux qui ne voient qu'un côté des choses sont perpétuellement entraînés ». Mais ceux qui jugent, pèsent et scrutent, hésitent, n'osent, l'incertitude les cloue au sol, ils n'agissent pas. Une trop vaste intelligence est paralysée ; un peu de médiocrité ne messied point à l'homme ; il convient, pour qu'il agisse, que son esprit soit borné, petit, mesquin, non ouvert sans cesse sur l'inutilité de notre rôle, sur la vanité de notre mission ; il est bon qu'il s'émeuve pour de petites choses ; qu'il ait des ressorts qui l'excitent pour des riens, des puérités, des vécilles ; il est bon

surtout qu'il n'ait pas la conscience trop délicate, sinon il agirait moins encore. « Pierre Besoukhov appartenait à cette catégorie peu nombreuse d'hommes qui ne sont forts que lorsqu'ils sentent que leur conscience n'a rien à leur reprocher ». Jugez donc combien il est paralysé s'il est vrai comme on nous l'affirmait tantôt « qu'un homme conscient ne peut s'estimer ». Voilà bien des matières pour douter. Être pénétré de l'inutilité de notre tâche, ne rien estimer de la civilisation, ne ressentir aucune admiration artistique déterminée, avoir la conscience peureuse à force de scrupules, il semblerait qu'il y eut là suffisamment de sujets de douleurs morales pour que l'homme ainsi désenchanté retranchât ses jours de lui-même et voulût connaître le repos éternel dans l'immuable sérénité du néant. Mais un seul fil le rattachera à cette terre : le devoir, la volonté de Dieu qui l'y a placé, volonté qui doit être respectée et ne peut être enfreinte. Il faut donc que l'homme consente à vivre ; mais comment vivra-t-il et de quelle façon connaîtra-t-il un bonheur relatif tout en satisfaisant Dieu ? C'est ce que Tolstoï va nous apprendre.

Premièrement, il prendra le contre-pied des doctrines de Dostoïevski. Celui-ci non seulement a dit : « C'est dans le désespoir que sont les plaisirs les plus ardents, surtout lorsqu'on a conscience de ce désespoir », mais il s'est encore posé cette bizarre question : « Que vaut-il mieux, un bonheur médiocre ou des souffrances supérieures ? » Tolstoï s'est intérieurement répondu : « Un bonheur médiocre », et il devait répondre ainsi. C'était sa seule issue. En choisissant le bonheur médiocre vous avez l'explication et de son indifférence pour la beauté artistique et de son mépris pour l'œuvre civilisatrice. Le bonheur médiocre est, selon lui, l'unique bonheur relatif et en ceci il se rencontre avec Schopenhauer, théoriquement du moins, car Schopenhauer se fût bien gardé, pensons-nous, de désirer la mise en pratique de sa théorie. Mais, avant Tolstoï, il avait dit que tous nos maux proviennent de notre volonté, de notre vouloir, de notre besoin d'agir. Aussi bien l'auteur de *la Guerre et la Paix*, intimement pénétré de cette vérité, subjugué par elle, portera-t-il de préférence son observation sur des êtres chez qui la volonté est ou brisée ou hésitante. Tels Constantin Levine, Karénine, Koutouzov, le prince André, Pierre Besoukhov, la princesse Marie. Celle-ci « s'étonnait qu'il y eut des gens sur la terre cherchant la satisfaction de leurs désirs ». Elle ne pouvait comprendre « ceux qui souffrent, qui luttent, qui se font mutuellement du mal, à la poursuite de ce mirage insaisissable, imaginaire et plein de tentations coupables, qu'on appelle le bonheur ». La passivité lui laisse

une quiétude infiniment plus désirable. Tout le génie militaire de Koutouzow consiste à attendre, à être passif, à ne rien tenter, à ne rien faire. Le prince André et Karénine ne connaissent le calme que le jour où ils dépouillent leur volonté, font la reddition de leurs armes, se soumettent à l'existence, se réfugient dans une sorte d'incurie morale et vont à la dérive. Savez-vous pourquoi Nicolas Rostow aime tant son régiment et craint de rentrer parmi les siens ? C'est que dans sa famille il faut qu'il administre, qu'il juge, surveille, examine, se prononce ; tandis qu'au régiment il ne doit faire aucune dépense de vouloir. Tolstoï insiste à deux reprises sur la quiétude résultant de la soumission militaire. Vous avez vu que Levine ne voulait plus innover, parce que cela lui avait causé des déceptions et qu'il sentait qu'il valait mieux subir les exigences de la vie que de lutter contre elles. Enfin, Besoukhov est, de tous les exemples, le plus caractéristique. Chez lui la volonté est perpétuellement vaincue. L'histoire de son mariage avec Hélène, mariage imposé, sans que pourtant il se soit produit ouvertement une pression quelconque, est une page de psychologie extraordinaire. Il sent très bien qu'on l'a enveloppé, qu'il a été amené, poussé, ligotté moralement, que ce n'est pas lui qui se marie délibérément, qu'on le marie, et il n'a pas une résistance. La chose faite, les fiançailles arrêtées sans qu'il sache exactement comment elles ont été conclues, il se demande est-ce bien ? est-ce mal ? Ce à quoi il se répond : « C'est plutôt bien et me voilà sorti d'incertitude ». Cette lâcheté provient d'une si grande bonté qu'elle rend sympathique cette noble nature chancelante. Lorsque Pierre est reçu franc-maçon, il envisage l'obéissance qu'on lui impose comme une loi facile et agréable à observer », car rien ne pouvait lui-être plus doux que de se décharger de sa volonté et de se soumettre à celle des guides qui connaissaient la vérité ».

Voilà le grand aveu prononcé ; les Russes, paresseux comme des lions, ont le désir de se soustraire aux préoccupations, d'éviter l'obligation de faire un choix dans la direction de leur conduite, de se débarrasser de leur individualité. Leur tête fragile ne supporte pas la mêlée des pensées contradictoires que, par un singulier contraste, ils savent si nettement observer. Comme Tolstoï le dit lui-même, « la vie personnelle » est une source de malheurs et l'être idéal est celui qui est le plus passif. Aussi, le jour où Pierre rencontre le pauvre soldat Platon Karataïev, le prend-il pour modèle. Celui-ci est soumis, résigné, il subit son sort sans une plainte, presque végétativement, et il semble qu'il y trouve le

bonheur. Donc, la loi humaine la plus sûre pour donner à l'homme le moyen de satisfaire Dieu, c'est la passivité absolue, l'existence médiocre, sans désir, sans ambition, sans œuvre avec la seule occupation du travail nourricier. Pour faire triompher sa doctrine, Tolstoï s'appuie sur les paroles de Jésus qu'il interprétera à la lettre d'après des textes primitifs. Jésus a dit : « Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ». Toutes les adorables maximes y passeront, mais le commentateur leur trouvera un sens particulier. D'ailleurs, il se glisse dans son renoncement certaines raisons égoïstes : « L'abondance des biens de ce monde, dit-il, diminue le plaisir qu'on éprouve à s'en servir, et une trop grande liberté dans le choix des occupations, provenant de l'éducation, de la richesse et de la position sociale, rend ce choix compliqué, difficile et souvent même inutile ». Entendez bien ; ici ce n'est pas l'apôtre, le moraliste qui parle : c'est le grand seigneur, qui a brillamment vécu, c'est le grand seigneur saturé de satisfactions et de gloire et qui, sur le retour, las et blasé, rêve la vie calme, le repos au milieu des champs avec, à l'horizon, la couronne de quelque vaste forêt pour ceindre sa pensée déconcertée. Nous en avons vu déjà de ces retraites. A Trianon, l'Hermitage existe encore, avec son moulin, sa bergerie, ses étables, son ruisselet, sa rusticité d'opéra comique et son doux silence. Marie-Antoinette, elle aussi, fatiguée des lustres et des salons parfumés de senteurs amollissantes, trouva quelque charme au changement, se fit fermière, reposa ses yeux brûlés par les ors vifs et les blancs éblouissants à la tranquille lumière du jour, se détendit dans la contemplation de quelque paisible enclos, entouré de verdure, et raviva ses sens en respirant la forte et saine odeur de la terre.

A Dieu ne plaise que j'insiste sur la comparaison et que je mette absolument en parallèle les caprices de la reine charmante et de changeante humeur avec l'austérité morale et l'élévation d'esprit du comte Tolstoï. Certes, si le grand seigneur a usé jusqu'à assouvissement et lassitude la vie militaire et mondaine, une noblesse d'aspirations incontestable, une inépuisable charité le guidaient vers la vie sainte qu'il a adoptée et la charitable doctrine qu'il a mise en pratique en renonçant à tous les avantages que lui assurent son nom et sa fortune. Il faut une conscience d'une rare pureté et d'une distinction suprême pour tout sacrifier, ses jours, ses aises, à la propagation de théories idéales qui, prises isolément, sont estimables et peuvent même être utiles, sinon à la société, tout au moins à la

famille. Vouloir simplifier la vie, enseigner qu'il n'y a pas de liberté sans autorité, exalter le bonheur qui résulte du pardon des offenses, dire les joies du sacrifice que nous avons désapprises, de laquelle de ces recommandations chacun ne peut-il faire son profit ? De telles paroles ne peuvent être perdues et elles travailleront certainement plus d'une âme. Le nombre de Slaves au cœur neuf, généreux et naïf, qui se sont épris de ces doctrines démocratiques où l'envie, caractérisant notre démocratie européenne, n'intervient heureusement pas, ce nombre est actuellement déjà considérable. Malheureusement la doctrine ne peut avoir aucune portée sociale effective. Tolstoï répète : « Ne prêtez jamais serment à personne pour quoi que ce soit ». — « Ne jugez pas ». — « Nul homme n'a aucune espèce de droit ». — « Ne résistez pas au méchant, car pour lui résister vous ferez vous-même le mal et, vouloir supprimer le mal en faisant le mal, n'est pas raisonnable ». Si profonde et si exacte que soit la logique de ce dernier argument, comment espérer voir l'homme volontaire, nerveux, et portant divinement en lui les germes d'une œuvre à accomplir, comment espérer voir l'homme en général abdiquer son individualité, son génie personnel, sa mission, le rôle qui lui est providentiellement dévolu, pour s'effacer dans une existence médiocre, passive, bornée, végétative et animale ? Certes, il secouerait ainsi le fardeau de la volonté et se soustrairait aux obligations qu'imposent l'initiative et l'énergie ; un esclavage terne remplacerait la liberté périlleuse, mais le danger est humainement attirant ; à la quiétude émanant d'un renoncement qui peut être une déchéance, les hommes préféreront les risques de l'audace, la séduction des entreprises, l'attrait de la lutte, la griserie de l'activité, le charme de l'imprévu et même l'amertume des défaites. Cela ne résulte-t-il pas de Tolstoï même, non de Tolstoï l'apôtre, mais de Tolstoï l'observateur désintéressé de la créature ? Pourquoi Pétia court-il joyeusement à la mort ? Pourquoi Anna Karénine sacrifie-t-elle tout à l'amour ? Quel est ce besoin de sensations aiguës qui pousse le prince André à reprendre du service malgré qu'il se soit juré de couler des jours calmes et passifs ? Qui pousse le franc-maçon et humanitaire Pierre Besoukhov à parcourir les champs de bataille ?

Voici qui est plus concluant encore : ce sont des preuves de passions insurmontables empruntées aux romans mêmes de l'écrivain. Il croit que la mansuétude, la charité peuvent rendre tous les hommes bons, secourables et fraternels, et pourtant l'observateur a noté cet étrange trait de caractère : « Je sais, se dit Pierre en

parlant de Dologow, qu'il éprouverait une jouissance toute particulière à déshonorer mon nom, à se jouer de moi, *précisément à causes des services que je lui ai rendus* ». Ainsi donc la loi d'amour et de sympathie, de charité, le service rendu auraient pour résultat non la reconnaissance, mais la méchanceté. On le savait, de reste ; seul, Tolstoï, tout en ayant observé le cas, a oublié, au bénéfice de sa doctrine, de quels éléments contradictoires la nature humaine est constituée et l'indéracinable perversité foncière. Jusque dans sa charité il s'illusionne. Anna Karénine, si aimante, ne peut aimer qu'individuellement, en particulier. Elle confesse « qu'elle n'a pas le cœur assez large pour pouvoir aimer tout un ouvrage de petites filles ». Sa compassion ne peut s'arrêter sur l'impersonnel et le général, fait humain bien connu de ceux qui, très enclins à la charité de la main à la main, demeurent sourds aux appels de la bienfaisance organisée, officielle. Il n'est pas jusque la vie de Pierre Besoukhov qui ne viendra démentir les espérances du maître. Pierre se désintéresse peu à peu de la franc-maçonnerie, parce qu'il constate que les actes ne sont nullement en rapport avec les doctrines. Et voici Kitty, des lèvres de qui jaillira la raison la plus frappante. Après avoir été enrôlée dans les rangs des piétistes, sentant enfin qu'elle se force, qu'elle perd son naturel, Kitty s'affranchit en déclarant à Varinka : « Je ne puis vivre que par le cœur, tandis que vous autres vous vivez par vos principes ». Voyez-vous cette rébellion, entendez-vous ce cri de la personnalité révoltée ? Kitty veut vivre, non par la raison, mais par le cœur, comme Anna, comme Pierre, comme la généralité des êtres. Aussi la soumission de Platon Karataïev n'a aucunement la valeur d'une bonne preuve. Comment Tolstoï ne s'est-il pas dit qu'il n'y a la plupart du temps chez des natures passives et résignées, comme celles de Platon, qu'une vertu (si c'en est une) plus physique que morale ? Pour les races actives, Karataïev n'est rien de plus qu'un être inerte, annihilé par les lymphes, sans une secousse nerveuse, partant sans caractère, sans physionomie et sans intérêt.

Quoi qu'il en soit de la doctrine de Tolstoï on la savourera comme le miel ; elle est pleine d'effluves d'amour, c'est un dictame pour les blessures vives de l'âme ; c'est une paix qui descend dans notre cœur tourmenté et chacun, individuellement, peut bénéficier de ces maximes.

FRANCIS NAUTET.

JOURS DE GLOIRE

A EMILE VERHAEREN.

*Elles passent les rouges bannières
Comme poussées par un souffle puissant,
Et leurs carcasses, mobiles, altières,
Tracent dans l'espace un sillon de sang.*

*Elles passent et chantent destruction,
Elles passent et chantent dévastation,
Et elles vont sans repos, sans trêve,
Promenant au loin leurs éclats de feu,
Elles passent et, d'une voix brève,
A l'infini semblent dire : je veux.*

*. puis une masse sombre
Silencieuse comme un flot mouvant,
S'agite, se meut, marche dans l'ombre
Et passe rapide comme le vent.*

*Elle passe et chante destruction,
Elle passe et chante dévastation,
Et elle va sans repos, sans trêve,
Partout, dans les vallées, dans les vallons ;
Elle trace comme en un rêve
Au loin un large et sombre sillon.*

. tout est silencieux.
Partout des flammes et partout du sang ;
Les masses sombres, au loin, dans les cieux,
Passent comme la fumée des encens.
Parfois un chant et parfois un râle,
Parfois dans la nuit de sombres visions
Et l'on perçoit à l'horizon d'opale
En lettres de brasier : Révolution.

Elles passent les rouges bannières
Comme poussées par un souffle puissant,
Et leurs carcasses, mobiles, altières,
Tracent dans l'espace un sillon de sang.

SANDER PIERRON.

L'ASCENSION OUVRIÈRE

L'histoire entière de la race aryenne se manifeste par de grandes transformations dont chacune, pour surgir, se développer, s'accomplir, a pris plusieurs siècles. C'est d'abord la domination asiatique, brisée par la civilisation grecque, puis celle-ci remplacée par la civilisation romaine. C'est l'empire romain détruit par les invasions des barbares, les barbares remplacés par la féodalité guerrière, la féodalité abattue par la monarchie de droit divin, le pouvoir monarchique renversé par la Révolution française dont la féodalité financière moderne accapare cyniquement les résultats. Voilà les grands coups, les grandes étapes, les dominantes souveraines de cette évolution tragique.

Nous sommes dans l'ère de la féodalité financière ; mais l'ascension ouvrière est venue contrarier l'égoïste et inique prédominance de celle-ci, et c'est l'ascension ouvrière qui va caractériser l'époque nouvelle.

Nouvelle invasion des barbares, dit-on, invasion verticale, de bas en haut, au lieu d'être latérale, du dehors au dedans, comme au temps des Goths et des Vandales. Soit. Peu importe la direction de ce gigantesque effort. Peu importe la qualification, injurieuse ou non, qu'on donne aux nouveaux conquérants. Ils viennent, ils montent, on entend le pas de leurs cohortes, on entend leurs cris s'approcher, leurs cris de guerre et de représailles.

Pour qui sait voir et comprendre, ils apportent non pas la barbarie, mais la Justice. Ils résoudre dans le corps social, les congestions mortelles des richesses, ils rétabliront une circulation normale, rapprocheront l'organisation des sociétés humaines de la sainte équité. Ce ne sont pas des destructeurs, mais des sauveurs, ce ne sont pas des pillards, mais des répartiteurs, disant à la banque,

disant à l'usure : « Restituez ! Restituez nos droits politiques absorbés par vous ! Restituez-nous notre part de bien-être ! »

Gare à qui essayera d'y mettre obstacle !

Quand on va, en hiver, d'Europe en Amérique, on rencontre à la hauteur du banc de Terre-Neuve, flottant sur les eaux des monts de glace, qui ont des centaines de mètres de tour et qui sont hauts comme des cathédrales. Ils vont paisiblement, majestueusement, et il semble que rien ne saurait les renverser. Mais les flots tièdes du *Gulf Stream* les fondent lentement, insensiblement, invisiblement, par-dessous. Il arrive un moment où la montagne paisible et majestueuse, entraînée par le poids de son sommet, resté intact, tandis que sa base se diluait, bascule tumultueusement. Ce qui était au-dessus plonge et disparaît, ce qui était au-dessous surgit vers le ciel. Des vagues énormes bouleversent les alentours, l'atmosphère est troublée en tempête. Tel le mouvement ouvrier : paisible, calme, inoffensif en apparence, dans sa grandeur et sa force. Semblables aux passagers sur le pont d'un transatlantique, qui regardent passer les *icebergs*, nos bourgeois discutent doctoralement comment on tournera autour. Pendant ces colloques, la catastrophe se prépare, la patience populaire fond, la culbute approche. Il est des *icebergs* redoutables dans le domaine politique comme dans le domaine maritime : si l'on n'y prend garde, les vents et les flots révolutionnaires auront raison de tout.

EDMOND PICARD.

INCIDENT

Sans provocation apparente, les multiples réflexions qui s'ingéniaient, cette heure, à distraire mon individu se teintèrent de tristesse. Pourtant, selon les idées indubitablement admises par maint psychologue, le contraire devait m'advenir, aucun motif n'excusant l'immixtion du noir dans la gamme colorée de mon cerveau-palette.

Du soleil, en effet, imbibait suffisamment les rues, instillant l'habituel mouillis de tendresse en les yeux trop expressifs des passantes; nul écho d'éreintement m'infligé par quelque bon camarade ne m'était parvenu, et un rire doré entr'ouvrait l'hiatus de mon gousset. — J'étais habillé de neuf, en outre.

Alors quoi?..

Au même moment, à la terrasse de ce café où je me faisais part des réflexions susmentionnées, la bouche d'un quidam m'avoisinant proféra, poliment d'ailleurs, un « *Voulez-vous me permettre de vous le dire* » qui me laissa assez ahuri.

Ce personnage, cependant, qui s'amusa ainsi à pêcher mes pensées pour m'en offrir explication, n'avait rien d'extraordinaire, sinon que l'aspect, pas neuf, de quelqu'un soucieux de ne pas faire mentir le portrait d'inventeur incompris, nous souvent stéréotypé par de prolifiques écrivailleurs.

Il eut le bon goût, du reste, de ne pas jouir de ma stupéfaction et poursuivit, très calme :

« Vous n'ignorez pas qu'en plus ou moins forte quantité émane, de chaque cerveau, un fluide, diversement dénommé, susceptible d'impressionner d'autres cerveaux (que j'appelle, ceux-là, plutôt réceptifs), de même que le fluide lumineux grave sur la plaque photographique les aspects en présence, de même aussi que les ondes vibratoires s'inscrivent sur la feuille d'étain du phonographe. Ce fluide cérébral, auquel certaines volontés peuvent assigner un but déterminé, peut aussi errer à l'aventure dans un certain rayon,

jusqu'à ce que, rencontrant un de ces réceptifs dont je vous parle, il y entre en vainqueur, mettant carrément à la porte le fluide autochtone trop faible pour résister. Comme, tenez, le musc par trop violent, que colporte cette dame qui passe, triomphe, auprès de vos papilles olfactives, de l'héliotrope discret de votre mouchoir. N'est-ce pas ?

Eh bien, Monsieur, vous êtes doué de cette faculté passive, et elle vous a amené à l'affligeante constatation qui me procure l'honneur de faire votre connaissance. »

Et sa physionomie prit l'expression d'un mathématicien qui vient de lâcher le C. Q. F. D.

— « Mais, voulus-je dire.....

« Ah ! oui, vous désirez savoir pourquoi, ayant en somme tout ce qu'il fallait, croit-on, pour penser..... joyeusement, vous découvriez en vous des infiltrations de mélancolie ?

C'est simplement, sur votre bon vouloir, la victoire du fluide procréé par les quelques mangeurs-de-misère en peine du lendemain, tantôt survenus. »

Cette explication, après tout plausible, m'apparut cependant comme une tentative de fumisterie qu'allait suivre la mise à mon compte des consommations. Mais cet homme bizarre me devina encore, et une négation énergique oscilla sa tête.

Saisissant, alors, à sa chaîne de montre, quelque chose qui m'avait semblé une breloque d'un goût douteux dont s'occupaient ses doigts, il l'étala sur la table. Et je vis une espèce de baromètre anéroïde sur lequel les habituelles probabilités temporelles étaient remplacées par une nomenclature complète des passions humaines, que parcourait, avec un petit air guilleret, une fine aiguille d'un métal inconnu.

— « Ceci, reprit mon inquietant interlocuteur, vous représente le résultat de vingt années de mise à la torture de mon cerveau pour étudier ceux des autres et noter les mobiles bons ou mauvais qui les font agir.

Voyez-vous l'aiguille s'arrêter sur *Concupiscence* ? C'est l'effet produit sur notre entourage par une cause que vous pouvez voir en cette femme si provocante qui s'approche. »

De loqueteux gamins passèrent, qui gueulaient : *Résultat complet des courses.....* Et l'aiguille, très vite, alla se percher triomphalement au sommet de l'échelle, sur *Lucre.....*

— « Où se trouvent donc *Justice* et *Bonté* ? »

— « Au-dessus de zéro, on s'en occupe si peu », dit-il avec un singulier sourire.

MATHIAS ROBERT.

LA BALLADE DE LA MORT

A MAURICE MAETERLINCK.

*L'avez-vous vue la Mort
flâner par les campagnes,
si triste, si triste
qu'à son approche
les femmes ont fui
et que les petits enfants rebelles
n'ont plus crié
leurs volontés ?*

*L'avez-vous vue la Mort
errer par les cimetières
dans son grand
linceul blanc ?*

*L'avez-vous vue la Mort
gratter au seuil des granges,
l'avez-vous vue la Mort
passer sur la grand'route,
l'avez-vous vue la Mort
s'arrêter en chemin
et demander au vieillard des campagnes
pourquoi le soleil brille ?*

L'avez-vous vue la Mort ?

*L'avez-vous vue aux bords des eaux,
la Mort,
l'avez-vous vue aux bords des eaux,
si triste, si triste ?*

*L'avez-vous vue partir
sur le canal,
l'avez-vous vue partir
la Mort
sur son navire
vers des flots imprévus ?*

*Elle était pâle, la Mort,
elle était pâle et elle chantait,
elle chantait des chants si tristes, si tristes
que son vieux cœur
de madone hideuse
s'en fut touché.*

*Elle était pâle et elle chantait,
et les entours mystérieux
d'intensité lugubre
perduraient sa voix grise.*

Elle était triste, la Mort !

*Et elle fuyait.
Elle fuyait sur son navire
vers des flots imprévus,
elle fuyait d'irrémediables contrées
où toujours son âme fut délaissée,
elle fuyait d'insubjuguieux destins
et elle portait plus loin
ses chimériques espoirs
de puissance et de règne.*

*Elle fuyait nos campagnes,
la Mort,
pour les plaines de là-bas,
les plaines blanches et grandes
des déserts infinis.*

*Et elle fuyait, la Mort,
elle fuyait pour marcher
par la plaine immense et lointaine
du Désert,
pour marcher et ne jamais plus revenir,
— pour marcher éternellement !*

*Elle a fui par le canal,
la Mort,
elle a fui par le canal,
la nuit,
et quelques âmes hardies,
seulement,
aux coins relevés des rideaux,
l'ont aperçue.*

*Elle a fui par le canal,
la Mort,
elle a fui par le canal,
sur son navire,
et à l'heure du matin crépusculaire
les petits enfants sont venus,
aux bords des eaux,
pour les voir, elles qui avaient charrié la Mort.*

*Et les petits enfants ont vu,
et les petits enfants ont senti l'odeur de la Mort
et ils ont eu peur
et ils se sont mis à pleurer
aux bords des eaux.*

*Elle est partie, la Mort,
sur son navire,
loin, très loin.*

*On ne la verra plus dans les campagnes,
on ne la verra plus rôder
vers les cimetières,
la Mort,
elle est partie trop loin!*

Juillet 1893.

PAUL SAINTE BRIGITTE.

JÉSUS

A Eugène DEMOLDER.

On l'appelait Jésus, parce qu'il était petit, frêle et pâle, avec de grands yeux bleus qui lui mangeaient la face, deux grands yeux où s'était réfugiée l'entière vivacité de son corps et qui regardaient tout longtemps et curieusement. Et les mioches, ses compagnons, aux faciles et peu nombreuses comparaisons, devant cet être rabougri qui ne grandissait point comme eux, avaient pensé à l'enfantelet de cire qu'on expose tout nu, sous une étoile d'or, dans la froide église des Noël, entre le bœuf et l'âne de la légende mystique.

Ses parents, — de ceux-là qui triment, geignants et affamés, tout le long de la vie, sur les accotements douloureux, jusqu'à ce qu'ils tombent, — étaient morts, l'enveloppant d'un grand regard désespéré. Il était seul. Pourtant, il se rappelait avoir connu une sœur aînée qui parfois était revenue au village avec des bracelets éblouissants et des robes de soie. Mais, ces souvenirs étaient loin, Jésus n'avait plus de famille.

Recueilli par les fermiers, il couchait dans une espèce de caisse suspendue au-dessus des vaches, aux poutres de l'étable sur lesquelles s'entassaient les bottes de foin ; et l'hiver, il avait bien chaud. Trop faible pour garder les aumailles au pâtis, il partait le matin chassant devant lui, une bande de beaux porcs tout ronds, — ces champignons de la Hesbaye, — aux soies bien blanches plantées dans la chair rose. Blanc-pied, un grand chien de berger, était son meilleur compagnon : quand les animaux étaient rassemblés, Blanc-pied venait s'asseoir devant Jésus et l'écoutait, dressant l'oreille à ses cris d'admiration, suivant de son regard intelligent ses gestes de naïf enthousiasme, se pourléchant, le museau en l'air, quand il le voyait rêveur, les yeux clairs perdus bien loin. Parfois, Jésus

s'approchait de Mameie, une forte chèvre blanche et noire accompagnant le troupeau, et l'enfourchait. Et Mameie, dressée, s'élançant à travers les prés humides couverts d'ajoncs, franchissait les rigoles de drainage, lui, se tenant des deux mains à ses fortes cornes, l'œil fixe, le teint avivé, éprouvant quelque chose de la sensation triomphatrice des espaces, du sauvage emporté par un étalon libre, ne sentant pas l'échine saillante de l'animal qui le pourfendait, enivré par des commencements de vertige à se voir dans le vide, au-dessus des ruisseaux ferrugineux aux algues rousses et gluantes, aux putrescents reflets irisés. La dégénéréscente ataxie qui avait fait de sa sœur une vierge folle, lui avait conservé cette mièvrerie, et, dans son corps trop étroit pour les larges et peu délicats appétits des pacants, languissait une petite âme avide des impressions extraordinaires, qui, sous le souffle fécondant d'un amour maternel intelligent, eût développé de grandes aspirations et des rêves d'artiste.

Mais, Jésus n'avait pas de mère qui lui donnât parfois avec des friandises, des caresses, ces friandises du cœur ; et ses facultés non dirigées grandissaient sauvagement, son imagination allait, allait, effrayante et désordonnée, comme, sur un jeune arbre, un long jet asymétrique qui accapare la sève ; elle allait, échafaudant des histoires étranges de géants, de monstres apocalyptiques, remplies d'actions héroïques qu'il racontait à Blanc-pied puisque les autres riaient de lui et qu'à personne n'était allée son amitié, sa riche amitié, que personne d'ailleurs n'avait sollicitée.

Il s'attacha pourtant au curé qui, le préparant à la première communion, lui avait parlé des merveilles célestes ; les récits du saint homme donnèrent un champ nouveau à ses rêves et jamais cervelle d'enfant ne conçut plus splendides paradis. Soudain, pour ses yeux, la voûte bleue s'ouvrait et, dans son envollement d'anges, lui apparaissaient de longues processions de saintes dames auréolées à robes d'or et d'argent, aux diadèmes formés d'étoiles ; puis, très loin, au fond, grand, bon, tranquille, avec la majesté des vieux soleils mourant à l'horizon dans une gloire de sang, Dieu sur son trône d'éblouissements.

Jésus s'oubliait alors, en septembre, dans les champs. Bientôt, les porcs repus des trèfles verdissant entre les éteules, manifestaient par des grognements répétés leur désir de revoir l'étable et, avec la brutalité d'une corde de cerf-volant, précipitaient à terre le pauvre essoré.

Les cérémonies religieuses, pleines de pompe et de mystère, le plongeaient en des extases : l'ostensoir d'or, astre radieux que les croyants n'osent regarder en face et vers lequel, comme des rayons, convergent les prières, l'hypnotisait. Ses pensées indécises, emportées sur les ailes graves des hymnes, se perdaient dans les volutes de fumée des encensoirs qu'imprégnait un jet de lumière colorée aux modestes vitraux. Il se plaisait dans cette simple église de campagne, y revenait à complies, au crépuscule, pour voir les saints de pierre se remuer doucement dans la pénombre de leurs niches en gestes doux et implorants; et jamais il ne pensait à prier, rêvassant pieusement. Le temple, ce déversoir de toutes les aspirations non avouées, soupirées et plus d'une fois inconsciemment sacrilèges, convenait à sa nature de désirs indéfinis et de vagues souffrances.

Car, il souffrait des comparaisons drôles qu'éveillaient sa taille de nain, sa taille grossissant naturellement sur des épaules restées stationnaires et lui donnant des airs de caricature; des lazzi et des plaisanteries grossières des valets de ferme joufflus qui l'accusaient d'être l'amoureux d'une servante monstre. Il rougissait, se sentait une larme à l'œil et s'en allait avec sa longue blouse de toile bleue, blanchie aux places où pointaient ses pauvres épaules, les petites jambes cagneuses perdues dans un énorme pantalon recoupé du maître, et traînant à grand'peine ses gros sabots qui le clouaient au sol.

Des fillettes, plus grandes mais plus jeunes que lui, l'arrêtaient :
— Bonjour, Jésus!

Heureux d'une parole dite gentiment, il oubliait sa peine et se prenait à sourire, et sa face alors, aux traits fins et intelligents, s'illuminait; mais, les espiègles, ne se contenant plus, éclataient d'un grand rire moqueur...

Et le pauvre Jésus, douloureusement déçu, repartait, honteux, pour aller pleurer plus loin.

Ainsi s'écoulait sa vie, rendue doublement souffrante par des élans instinctifs vers d'inexpérimentées jouissances; — tels le chatolement des bijoux, la mollesse des velours, les poétiques rêveries, le balancement de l'âme sur les effluves parfumés; — tout cela à peine soupçonné, mais, instinctif, deviné, mais ardemment, insupportablement désiré.

Il fut presque heureux quelques instants, ce jour où la générosité intéressée ou obligée du fermier, l'envoya chez la propriétaire, porteur d'un panier de pêches. Il cheminait gaiement à la pensée de

traverser ces opulents parterres qu'il avait parfois admirés par la grille entr'ouverte, et la sensation que ces fleurs superbes, ces allées bien entretenues, ces riches massifs de feuillage multicolore firent sur lui, fut intense. Le château luxueusement décoré l'éblouit et dès lors, l'image de la belle dame à demi-couchée en un sofa et dont tous les vêtements exhalaient de subtiles essences, trôna dans la mémoire de Jésus à côté des visions surgies en de religieuses invocations, plus obsédante même parce que réelle. Et s'abaissèrent, se pervertirent presque ses vierges idéalizations par la seule conception d'une possibilité de réalisation matérielle.

L'idée de richesse naquit dans son esprit et de sa caisse sous laquelle le bétail soufflait, il volait, en imagination vers des châteaux féeriques où se délectait sa chimère. Puis, son âme, avide de vrai sans pouvoir l'égaliser aux chères illusions, fut séduite par le clinquant à mesure qu'il vieillissait. D'ailleurs, son inexpérience des choses l'arrêtait aux apparences et confondait dans son esprit le nabab et le cabotin, l'or des vêtements orientaux et les paillettes de fer-blanc de la défroque des saltimbanques.

Comédien, toujours étincelant, toujours applaudi ! Il aurait voulu devenir comédien, pitre !

Jésus, le monstre pygmée, comédien ! Singulièrement disparates, l'être moral et l'être matériel ! L'un avide de désirs que l'autre ne peut satisfaire. Pourquoi devoir si souvent s'écrier avec le poète : Des ailes ! Des ailes !

Pour que nous soyons parfois heureux peut-être, parce que satisfaction, c'est désillusion. La fin de l'attente seule est plaisir et, comme le présent, sans durée : sa naissance est son suicide.

Et Jésus l'apprit, car la fée, marraine des humbles, entendit ses souhaits et le fit comédien.

* * *

Quand toutes les kermesses de la nature ont fané leurs fleurs, perdu leurs musiciens ailés, secoué, dans les prés jaunis et tondus, leurs fruits vermeils, les pierrots, moins vagabonds, se réunissent par groupes, choisissent un gros noyer près des habitations et y piaillent tout l'hiver.

Quand la dernière kermesse de village ne chante plus que dans le cœur des amoureux qu'elle a fait danser, que s'annoncent les froidures, les troupes de comédiens ambulants, ces pierrots vivant

à côté de la vie, ces joyeux batailleurs qui harcèlent l'existence en tiraillieurs pour ne pas être écrasés en l'attaquant de front, campent dans un gros bourg, découvrant aux calmes villageois un coin de leur insouciant bohème.

Jésus, revenant derrière ses bêtes, à cette heure délicieuse où le jour s'assoupit, d'un bruyant coup de fouet cingla l'accalmie enveloppant le village fatigué ; puis, il resta ébahi de voir se dresser sur la place communale, la carcasse d'une immense baraque. Le lendemain, elle était achevée et enseignée :

Théâtre Balzau.

Aussitôt le théâtre Balzau commença ses représentations, donnant des drames, des comédies, des vaudevilles. Le personnel se composait de Balzau, père et fils, directeurs, et de leurs femmes, de M^r et M^{me} Cossé et de M^{rs} Jules et Henri, hommes de peine, trimbaleurs de malles, afficheurs, sonneurs et troisièmes rôles.

Leur présence désorienta la plupart des villageois dont tous les concepts concernant les comédiens se synthétisaient dans le pitoyable souvenir de quelque jongleur déguenillé et qui, le lendemain des soirées fructueuses, allaient ramasser, comme curiosités, les écailles d'huîtres près de la porte des maisons hébergeant les Balzau. Parmi les jeunes gens, ce fut une révolution : les plus délurés, accoutumés à passer leur dimanche en ville, devinrent bientôt les amis des artistes dont les mœurs libres et la vie gaie attirèrent après les moins initiés, les timides, poussés par mille désirs toujours contenus et par la fausse honte d'avoir vécu tranquilles. Puis, il y eut des privilégiés qui assistèrent aux répétitions, eurent leurs entrées dans les coulisses et s'intéressèrent à la préparation des pièces. L'attraction de la troupe renouvelant les scènes du Roman comique, était surtout M^{me} Cossé, jolie blonde langoureuse, toute potelée, avec de très beaux yeux dont elle se servait à ravir, femme légitime de l'un des domestiques, M^r Henri qui, ne gagnant pas grand'chose, l'avait volontairement cédée à M^r Cossé, premier rôle, à charge d'entretien. M^r Henri nettoyait les lampes, buvait beaucoup de petites gouttes, paraissant vivre sans aucun souci, jouissant peut-être du malin plaisir de voir Cossé lui-même trompé dans son marché.

Les Balzau préparaient un grand drame : *La Grâce de Dieu*, et, pour figurer un cortège de petits Savoyards quittant le pays, avaient fait appel aux enfants du village.

C'est ainsi que Jésus devint comédien.

A partir de ce jour, il assista à toutes les représentations, suivant avec passion les péripéties d'une action, égayant les coulisses par ses mines drôles, ses haines et ses sympathies pour les personnages, ses éclats de rire et ses pleurs. Il se sentit tout ému et tout fier, le premier soir, quand il passa, transformé en ramoneur, le paquet sur l'épaule, devant le prêtre vénérable, — Balzau, fils — bénissant les petiots qui allaient chercher à gagner leur croûte, et, gravissant les Alpes qui ornaient le fond de la scène, il chantait à tue-tête le refrain des montagnards :

*Bonne chance et bon espoir !
Enfants, au revoir !*

Mais, son âme blanche et sensible, toute faite pour les raffinements, se ressentit bien vite de cette vie au milieu des acteurs et, comme un objet chargé d'électricité, se hérissa d'étincelles à tous les contacts malsains. Ses sens s'éveillèrent ; il commença à comprendre : terrible, la demi-compréhension des choses mauvaises dont s'empare une imagination anormale qui dénature, transforme, crée des monstruosité pour le plaisir maladif des nerfs !

Dans la baraque des Balzau, chaque soir, plus attirés par les femmes que par le spectacle, les mêmes habitués se réunissaient, tous robustes villageois rentés ou vivant largement, gens trop remplis de sève, rougeauds, heureux de rompre l'éternelle monotonie de leur vie sans but, qui se ruaient au plaisir brutalement, comme ils le faisaient sur la terre à retourner, comme ils l'auraient fait sur l'ennemi à vaincre : dans ce dernier cas, on les eût appelés des héros ; maintenant ils s'avachissaient, bayant, les yeux animés et pleins de convoitise, devant la tournure et les airs gentils des comédiennes, si différents des tailles épaisses et des allures de canes de leurs bourgeoises.

Mais, les gestes canailles, les sourires provocateurs, les regards d'intelligence et les maillots folichons qui les tentaient avaient la plus funeste influence sur le pauvre Jésus, dont l'esprit, d'abord naïf et poétique, se pervertissait, commençait à rechercher les fleurs noires. Au milieu de la salle fort étroite, autour de laquelle pendaient les hardes fanées des princes et des princesses, dont l'atmosphère chaude restait chargée d'*odor di femina* et de patchouli, où tous, enfants, femmes, hommes, se déshabillaient avec un superbe et impudique sans-gêne, Jésus, d'abord inconscient et étonné, puis, bientôt mûri, était à l'affût de l'inconnu corrompeur. Furieusement, glissaient ses regards déjà vicieux dans les ombres et

les dessous équivoques; il restait en extase et agité devant les flots de chair de M^{me} Balzau, jeune, devant la poitrine ferme et rosée de M^{me} Cossé entrevue sous une opulente chevelure blond cendré. La jeunesse de cette dernière qui battait les sangs des mâles du village s'époumonant autour d'elle, avait aussi vivement frappé le pauvre petit être malingre. Il mangeait l'actrice des yeux, se dissimulant derrière un décor pour mieux l'observer changeant de costume, se mettant du rouge, posant ses mouches, s'allongeant les sourcils avec un bouchon calciné, mimant son rôle devant sa glace, recherchant, sous l'œil indifférent de son pseudo-mari, les retroussis les plus évocateurs, les poses les plus indiscreètes et les plus affriolantes.

Jésus était amoureux de M^{me} Cossé.

Toute la journée, soignant ses porcs, il la revoyait, impatient d'être le soir à l'admirer sur les planches, belle, enviée; de se trouver près d'elle, de la frôler, d'aspirer ses vêtements, de l'obliger par de petits riens, de tenir son livret pendant qu'elle repiquait une fleur dans ses épaisses boucles de cheveux. Et elle ne faisait guère attention à lui que pour rire de sa lilliputienne stature. Un jour, cependant, elle lui tendit le pied pour qu'il laçât la bottine et il fut tremblant, maladroit, touchant la jambe nerveuse moulée dans un tissu rose-chair. Une autre fois, elle jouait en travesti dans *La Tour de Nesle*. L'écharpe enroulée autour du corps et qui retenait le haut-de-chausse, s'était détachée. Elle lui demanda de passer le bout dans la ceinture et, fort rouge, il glissa sa menote gercée contre le corps chaud de la comédienne, séparé de la peau par une très fine toile. Elle le regardait faire en souriant et, comme il mettait à ce travail plus de temps que de raison, elle partit d'un grand éclat de rire...

Les veilles débilantes et successives de Jésus et les rêvasseries continuelles où s'affinait son esprit lui coupèrent l'appétit et, allumant de fièvre ses prunelles, décharnèrent son squelette tordu. Sa blouse s'affaissa plus encore par devant, entre les épaules, une petite toux sèche lui enflamma la gorge.

* * *

Sur les talus d'argile jaune, çà et là, — lambeaux salis arrachés au manteau de l'hiver vaincu, — les dernières neiges pleuraient l'immaculé. D'impaticnts brins d'herbe verdoyaient, un susurrement d'universelle volupté trahissait les apprêts de la grande résurrection.

Dans tous les poulaillers du village, il y avait eu séance plénière et le seigneur coq avait dit : « Mesdames, voici Pâques. » Puis toutes les poules s'étaient mises à glousser, à glousser sans fin, et à pondre pour la fête fleurie qui, au loin, levait ses rameaux.

Alors, comme toutes les bestioles du bon Dieu, qui s'éveillent, qui volent libres, que rien ne retient, qui vont butinant, insouciantes, à travers plaines et déserts, confiantes dans les jours à venir, les comédiens recommencèrent leur vie errante.

Et ce fut, pour Jésus, un grand coup en pleine poitrine que de voir les Balzau plier leur tente. Ils emportaient ses illusions dans ces gros paquets de toiles; cette charpente, c'était son rêve qu'on démolissait, pièce par pièce, douloureusement; et la voiture lourdement chargée qui, là-bas, disparaissait au tournant de la rue, lui fit mal comme un corbillard lui ravissant un ami. Il pleura son bonheur devant la triste vision, déjà effacée, des longs jours monotones élimant son pauvre être.

Dans les champs, ses animaux coururent à l'abandon, mangeant les jeunes récoltes. Les hallucinations fantaisistes de l'enfant naïf de jadis s'étaient transformées : Jésus revivait ses chères pièces, redisait les dialogues entendus, se grandissait à la taille des héros admirés, mais toujours pour voir apparaître, accapareuse et magnétique, au milieu de ses évocations, la comédienne éblouissante et perverse. Son rêve jaloux la suivait, surexcité à chaque étape, et ses longs voyages d'imagination le harassaient, l'épuisaient plus que dix lieues par les mauvaises routes.

La nuit tombait et, découragé, derrière sa bande de porcs, il rentrait au village; alors, au lieu de la gaie chanson accentuée de coups de fouet d'autrefois, c'était la désespérante chanson des poitrinaires qu'on entendait, les accès de toux lugubre, creuse, le long des chemins, sinistres aboiements de l'être humain à la Camarde qui approche.

Cela ne dura guère, et un soir, de l'alcove où l'on avait transporté le pauvre Jésus, son âme, enfin débarrassée de ce corps qui l'avait fait tant souffrir, s'élança à travers les espaces vers les éternelles féeries de derrière les étoiles.

HUBERT STIERNET.

LE FORGERON

*Dans le village et le soir lourd,
Le forgeron énorme et gourd,
Depuis les temps déjà si vieux, que fument
Les émeutes du fer et des aciers sur son enclume,
Martèle étrangement près des flammes intenses,
A grands coups pleins, les longues lames
Immenses de la patience.*

*Tous ceux du bourg qui habitent son coin,
Avec la haine en leurs deux poings,
Muette,
Savent pourquoi le forgeron
A son labeur de tâcheron,
Sans que jamais
Ses dents mâchent des cris mauvais,
S'entête.*

*Mais ceux d'ailleurs dont les paroles vaines
Sont des abois, devant les buissons creux,
Tumultueux, au long des plaines,
Les agités et les fiévreux
Fixent avec pitié ou méfiance
Ses lents yeux doux remplis du seul silence.*

*Le forgeron travaille et peine
Au long des jours et des semaines.*

*Dans son brasier, il a jeté
Les cris d'opiniâtreté,*

*Sa rage sourde et séculaire ;
 Dans son brasier d'or exalté,
 Maître de soi, il a jeté
 Révoltes, deuils, violences, colères,
 Pour leur donner la trempe et la clarté
 Du fer au clair et de l'éclair.*

*Son front
 Lisse de crainte et pur d'affronts,
 Sur les flammes se penche, et tout à coup rayonne ;
 Devant ses yeux, le feu brûle en couronne,
 Ses mains grandes, obstinément,
 Manient, ainsi que de futurs tourments,
 Les marteaux noirs, libres et transformants
 Et ses muscles s'équarrirent pour la conquête
 Dont le rêve dort en sa tête.*

*Il a compté les maux immesurables :
 Les conseils nuls donnés aux misérables,
 Les aveugles de soi, qui conduisent les autres,
 La langue en fiel durci des faux apôtres,
 La justice par ses textes barricadée,
 L'effroi plantant sa corne au front de chaque idée,
 Les bras géants d'ardeur, également serviles,
 Dans la santé des champs ou la fièvre des villes,
 Le village, barré par l'ombre immense et noire
 Qui tombe en faulx du vieux clocher comminatoire,
 Les pauvres gens sur qui pèsent les pauvres chaumes
 Jusqu'à ployer leurs deux genoux devant l'aumône,
 La misère dont plus aucun remords ne bouge
 Serrant en main l'arme qui sera rouge,
 Le droit de vivre et de grandir suivant sa force
 Serré dans les treillis noueux des lois retorses,
 La lumière de joie et de tendresse mâle,
 Eteinte, entre les doigts pincés de la morale,
 L'empoisonnement vert de la pure fontaine
 De diamant où boit la conscience humaine
 Et, par delà les vœux et les promesses,
 Vers ceux que l'on redoute ou vers ceux qu'on oppresse
 Le recommencement toujours de la même détresse.*

*Le forgeron, sachant combien
 On épilogue autour des pactes,
 Depuis longtemps, ne dit plus rien :
 L'accord étant fatal au jour des actes.
 Il est l'incassable entêté
 Qui vainc ou qu'on assomme
 Qui n'a jamais lâché sa fierté d'homme
 D'entre ses dents de volonté,
 Qui veut tout ce qu'il veut si fortement,
 Que son vouloir broyrait du diamant
 Et s'en irait, au fond des nuits profondes,
 Ployer les lois qui font rouler les mondes.*

*Autour de lui, quand il écoute
 Tomber les pleurs, goutte après goutte,
 De tant de cœurs moins que le sien
 Nocturnes et stoïciens,
 Il se prédit que cette rage immense
 Ces millions de désespoirs n'ayant qu'un seul amour
 Ne peuvent point faire en sorte, qu'un jour,
 Pour une autre équité, les temps ne recommencent
 Ni que le levier d'or qui fait mouvoir les choses
 Ne les tourne vers les claires métamorphoses.*

*Seule, parmi les nuits qui s'enténébreront
 L'heure est à prendre où ces instants naîtront.*

*Pour l'entendre sonner là-bas
 Haletante, comme des pas,
 Que les clameurs et les gestes se taisent
 Autour des drapeaux fous claquant au vent des thèses
 Et qu'on dispute moins, et qu'on écoute mieux.*

*L'instant sera saisi par les silencieux
 Sans qu'un prodige en croix flamboie aux cieux
 Ni qu'un homme divin accapare l'espace.*

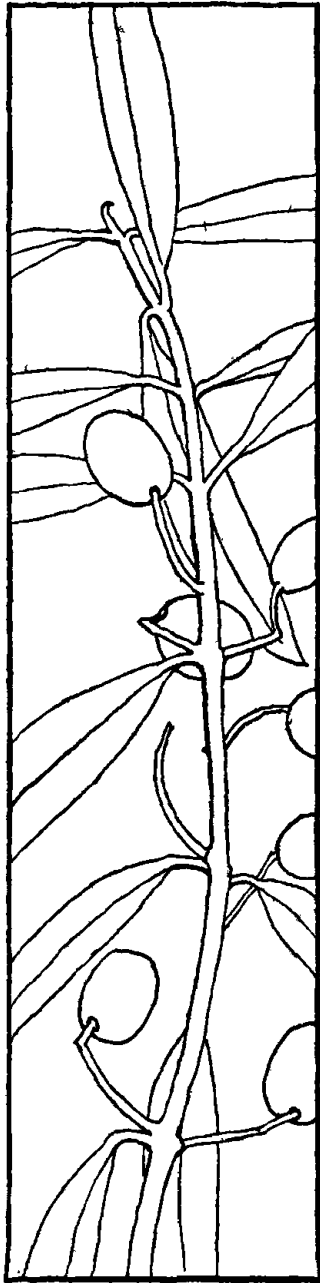
*La foule et sa fureur qui toujours la dépasse
 — Étant la force immensément hallucinée
 Que darde au loin le front géant des destinées —
 Fera surgir, avec ses bras impiloables,*

*L'univers neuf de l'utopie insatiable,
Les minutes s'envoleront d'ombre et de sang
Et l'ordre éclora doux, généreux et puissant
Puisqu'il sera la pure essence de la vie.*

*Le forgeron dont l'espoir ne dévie
Vers les doutes ni les affres, jamais,
Voit devant lui comme s'ils étaient,
Ces temps où fixement les plus simples ethniques
Diront l'humanité paisible et harmonique :
L'homme ne sera plus pour l'homme un loup rôdant
Qui n'affirme son droit qu'à coups de dents ;
L'amour dont la puissance encore est inconnue
Dans sa profondeur douce et sa charité nue
Ira porter la joie égale aux résignés ;
Les sacs ventrus de l'or seront saignés
Un soir d'ardente et large équité rouge ;
Disparaîtront palais, banques, comptoirs et bouges ;
Tout sera simple et clair quand l'orgueil sera mort,
Quand l'homme au lieu de croire à l'égoïste effort
Qui s'éterniserait en une âme immortelle,
Dispensera vers tous sa vie accidentelle ;
Des paroles qu'aucun livre ne fait prévoir
Débrouilleront ce qui paraît complexe et noir ;
Le faible aura sa part dans l'existence altière
Devenue ample, et digne et bonne — et la matière
Confessera peut-être un jour ce qui est Dieu.*

*Avec l'éclat de cette lucide croyance
Dont il fixe la flamboyance
Depuis des ans, devant ses yeux,
Dans le village et le soir lourd,
Le forgeron énorme et gourda,
Comme s'il travaillait l'acier des âmes,
Martèle à grands coups pleins, les lames
Immenses de la patience et du silence.*

ÉMILE VERHAEREN.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.